

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

REVUE  
DE  
MONTREAL

---

---

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

---

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ÉGLISE DEPUIS LA CRÉATION JUS-  
QU'A NOS JOURS, PAR L'ABBÉ J.-E. DARRAS

---

Quelle œuvre qu'une histoire de l'Église catholique ! Quelle hardiesse ne faut-il pas pour tenter une pareille entreprise ! Quelle constance pour la poursuivre et la mener à bonne fin !

Par où commencer ? Comment ne rien omettre d'essentiel, et comment ne rien dire de trop ? Où trouver un fil conducteur capable de diriger sûrement dans ce labyrinthe de faits, de pays, de siècles et de nationalités ? Mais surtout où trouver un écrivain compétent, tout à la fois historien, linguiste,

théologien, canoniste, archéologue, polémiste ? Et comment cet écrivain, une fois trouvé, se maintiendra-t-il toujours dans l'unité, — de manière à ne jamais se perdre dans les détails et à composer un tout, un corps parfaitement constitué ? Comment, dans cette longue suite de faits, de discussions et d'appréciations, évitera-t-il les transitions trop brusques, choquantes, ridicules ?

Certes, si jamais un écrivain, exempt de ces défauts, réunissait toutes ces grandes qualités et parvenait à atteindre la perfection qu'appelle ce genre d'ouvrage, c'est bien lui qui, à plus juste titre que le poète latin, pourrait s'écrier en triomphe :

« *Exegi monumentum ære perennius.* »

Mais cet idéal n'a pas encore été réalisé ; et le sera-t-il jamais ?

Laissons de côté les histoires de l'Eglise écrites dans les premiers siècles de notre ère et qui, par conséquent, n'embrassent que de courtes périodes : les ouvrages de Socrate, de Rufin, d'Eusèbe. Ne disons rien, non plus, de certaines œuvres plus modernes, telles que les *Annales* de Baronius, les *Dissertations* de Noël Alexandre, les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, œuvres qui contiennent sans doute des trésors inépuisables d'érudition et de critique, mais qui sont des matériaux à employer plutôt que des histoires proprement dites. Ne tenons point compte des histoires de l'Eglise composées par les hérétiques ou par les schismatiques.

Ce n'est pas qu'on n'y trouve quelquefois des recherches savantes, mais ces ouvrages sont toujours plus ou moins infectés du venin de l'erreur et du schisme. Leurs auteurs écrivent trop souvent de parti pris. Parfois même, c'est une thèse qu'ils soutiennent, ce n'est pas un récit impartial qu'ils veulent faire. Humilier l'Eglise catholique, exalter à ses dépens leur secte, tel est le but qu'ils poursuivent. Tout au moins ne voient-ils les événements et les hommes qu'à travers un prisme trompeur qui défigure les uns, et donne aux autres une couleur fausse et des contours étrangers. C'est ainsi que les protestants dénaturent, en les racontant, les premiers siècles de l'ère chrétienne, sans s'apercevoir que rien ne ressemble moins à la réforme du seizième siècle que les croyances et le culte de la primitive Eglise, et qu'au contraire, il y a évidente conformité entre l'Eglise catholique du dix-neuvième siècle et celle des Apôtres. On pourrait leur appliquer ces paroles d'un

controversiste anglais à propos de l'interprétation de la Bible : « *What a singular instance of Bible reading, when viewed through a pair of protestant spectacles ?* »

On peut, au moins dans une certaine mesure, dire la même chose des histoires de l'Église composées par des catholiques dans les trois derniers siècles.

On y trouve presque partout des traces, soit de gallicanisme, soit de jansénisme, ou des deux à la fois ; et, trop souvent, d'étroits préjugés obscurcissent la vue de leurs auteurs et les empêchent de saisir la vérité. Telle nous apparaît l'histoire de l'Église de Fleury, œuvre admirable sans doute au point de vue de la composition et du style, mais dont la tendance générale, on le sait, est d'exalter outre mesure les premiers âges de l'Église au détriment des suivants, d'affaiblir autant que possible, en poussant jusqu'à l'excès les exigences de la critique, le témoignage si précieux de la tradition, de nier souvent les faits surnaturels, les miracles même les mieux attestés et les plus généralement admis, enfin d'affaiblir, sinon de ruiner tout à fait l'autorité des pontifes romains : vaste conspiration dans laquelle trempèrent, sans en avoir la conscience, des hommes infiniment respectables d'ailleurs par leur science et leurs vertus, comme plusieurs des plus savants Bénédictins et des anciens Bollandistes eux-mêmes.

C'est alors qu'on rejeta, comme n'ayant nulle valeur, les *Constitutions apostoliques*, le *Liber pontificalis*, les *Épîtres* des premiers successeurs de saint Pierre, et tant d'autres documents dont un historien armé d'une critique sage et modérée peut tirer un si grand profit. C'est alors aussi qu'on refusa de reconnaître l'Aréopagite dans saint Denys, évêque de Paris ; qu'on osait à peine parler, — et avec quelles précautions oratoires ! — des merveilles qui amenèrent la conversion de Constantin et son baptême par le pape saint Silvestre, et, entre beaucoup d'autres également niés ou amoindris, du miracle si éclatant et si bien prouvé de la Légion Fulminante.

De tels excès appelaient nécessairement une réaction.

Cette réaction se fit sentir dès le commencement de notre siècle, et l'abbé Rohrbacher, dans son histoire de l'Église, s'en fit l'écho, ouvrit de nouveaux horizons, battit en brèche le gallicanisme et le jansénisme historiques, déjà fortement ébranlés par

les puissants écrits du comte de Maistre et de plusieurs autres auteurs.

Mais ce grand ouvrage laisse encore beaucoup à désirer. On y admire assurément un plan relativement nouveau, une vaste érudition, beaucoup de recherches et de la critique, mais l'écrivain a trop souvent négligé de fondre en un seul tout les nombreux documents qu'il avait si heureusement amassés. Au lieu de se contenter de les découper et de les insérer, tels quels, dans son ouvrage, il aurait dû se les approprier et en former, pour ainsi dire, la trame de son récit. Il ne néglige, à la vérité, aucun côté de son immense sujet ; il l'envisage hardiment et le traite dans tous ses détails, mais il faut avouer qu'il lui manque le talent d'en relier entre elles les diverses parties, de passer habilement, et sans que le lecteur s'en aperçoive, de l'une à l'autre. Bien au contraire, dans ce voyage de long cours à travers les âges, il ne nous épargne ni les soubresauts à endurer, ni les fossés à franchir, ni les pentes abruptes à escalader.

Et ce n'est pas encore tout. Il serait facile de signaler plusieurs autres défauts, plus légers sans doute, mais qui ne laissent pas de déparer un livre, comme parfois un ton grossier, une ironie de mauvais goût à l'égard des adversaires ; ce qui est plus grave, l'habitude trop fréquente de ne pas remonter aux sources et de citer sur la foi d'autrui les documents de la plus haute importance, enfin le dessein trop prononcé peut-être de toujours montrer l'interprétation actuelle du texte biblique en accord avec les découvertes récentes et les données des diverses sciences modernes, ou de ce qu'on est convenu d'appeler d'un seul mot *la science*.

Mais je me hâte d'arriver à l'ouvrage qui fait l'objet spécial de cette étude.

On ne pourrait sans doute appliquer à l'abbé Darras, auteur de la plus récente histoire générale de l'Eglise, ce mot de Boileau au sujet de Malherbe :

« Enfin Malherbe vint, et le premier en France, »

car, même en France, il fut devancé dans sa carrière d'historien par des hommes éminents, dont les travaux, malgré certaines imperfections, ne seront jamais entièrement oubliés. Toutefois, on peut dire qu'il les a dépassés tous, qu'il a su éviter la plupart des défauts qui déparent leurs ouvrages, et qu'aux qualités qui les

distinguent il a joint plusieurs de celles qui leur manquent. Dès l'apparition des premiers volumes, Louis Veuillot saluait le nouvel auteur par ces paroles sympathiques :

« Un simple prêtre, sans appui, sans fortune, sans aucun secours du gouvernement, a entrepris de dérouler les splendides annales de l'Eglise universelle, et n'a pas fléchi sous le fardeau. Ce puissant travail dépasse de fort loin les œuvres historiques les plus vantées de notre temps, et près de lui le grand ouvrage de Rorhbacher n'est plus lui-même qu'un gigantesque essai..... A mon avis, rien de plus important ne se publie aujourd'hui, rien de plus vivant, rien qui mérite davantage d'être lu et médité. »

Marchant sur les traces de saint Augustin, de Bossuet et de Rorhbacher, Darras remonte tout le courant des âges et va chercher au berceau même du monde l'origine de l'Eglise. Pendant les trois derniers siècles, les historiens, ses prédécesseurs, étaient descendus de ce sommet élevé et s'étaient contentés de prendre comme point de départ la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, et pourtant quoi de plus naturel, quoi même de plus nécessaire, que de remonter jusqu'à la source première ?

« La véritable religion n'a-t-elle pas une origine certaine, dit Fleury lui-même ? La tradition, qui nous en fournit l'histoire, n'est-elle pas suivie sans interruption jusqu'à nous ? De l'histoire de Jésus-Christ, écrite par des témoins oculaires, ne remontons-nous pas jusqu'aux prophètes qui, si longtemps d'avance, avaient annoncé sa venue ? De ces prophètes, ne parvenons-nous pas à Moïse, dont les livres, les plus anciens qui soient au monde, nous dévoilent l'origine de l'homme, et nous éclairent sur la nature de ses premiers rapports avec la divinité ? »

Oui, tout se suit, tout s'enchaîne dans un ordre admirable ; et il est naturel que l'historien de l'Eglise catholique embrasse tout entière l'histoire de la religion, dont le catholicisme est le complément. Notre Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas dit lui-même qu'il n'était pas venu pour détruire la loi, mais pour l'accomplir et pour l'élever à son dernier degré de perfection ? Comment l'historien de l'Eglise pourrait-il donc raconter l'histoire de la religion, s'il ne l'envisageait dans son ensemble, s'il ne l'étudiait dans les différentes phases qu'elle a subies et dans les formes diverses sous lesquelles, toujours semblable à elle-même dans son essence, elle a traversé le cours des siècles et est parvenue jusqu'à nous ? « Le Seigneur lui-même, lisons-nous dans l'épître de saint Barnabé, si heureusement retrouvée à la fin du *Codex sinaiticus*, le Seigneur lui-même a établi trois cons-

titutions : la vie en espérance, la vie initiale et la consommation de la vie.» L'histoire universelle de l'Eglise devra donc embrasser les trois états successifs de l'humanité : l'état d'espérance sous la loi ancienne, l'état de foi depuis l'avènement du Messie prédit par les prophètes, enfin l'état de jouissance, qui couronnera dans le royaume du ciel cette histoire si merveilleusement commencée et plus merveilleusement continuée. Et puis, que de paroles sorties de la bouche divine du Rédempteur, que de rites encore en usage aujourd'hui dans l'Eglise, dont l'origine et la signification intime nous échapperaient, si l'étude des premiers âges du monde et de l'ancien testament ne venait nous les révéler ?

Tel est le vaste plan que se traça Darras et qu'il remplit avec autant de persévérance que de succès, jusqu'au moment où la mort est venue lui arracher la plume des mains.

« Que l'esprit humain, dit-il, efface toute trace des objets matériels et qu'il essaie d'entrer dans le domaine de l'infini. Avant tous les temps et tous les êtres, Dieu était. Splendeur, gloire, lumière, tout était en lui..... En Dieu, vivre, c'est être heureux d'un bonheur sans cesse renaissant et toujours immortel ; en Dieu, l'espérance, c'est la possession ; jouir, c'est son essence même ; en Dieu, désirer, c'est produire, puisque sa volonté est aussi féconde que puissante. Or, au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

Et de ce point culminant, il commence son histoire.

Le récit de la création ou de l'œuvre des six jours offre tout d'abord ; surtout dans le siècle où nous vivons, une véritable difficulté. D'un côté, les livres inspirés présentent aux regards du lecteur la Divinité agissant en souveraine, créant d'abord la matière, puis la façonnant, l'ordonnant, en tirant successivement les astres, la terre, tout un monde de plantes et d'animaux, enfin couronnant son œuvre sublime en faisant surgir l'homme, seigneur et maître de ce magnifique domaine. De l'autre côté se posent les savants, qui, sans tenir compte du récit sacré, ou même avec l'intention de le contredire et d'en miner l'autorité, fouillent la terre et les mers, percent de leurs yeux puissamment armés les profondeurs des cieus, reprennent et refont en sous ordre l'histoire de la formation de l'univers. Que fera l'historien ? Devra-t-il, se renfermant dans le récit biblique, sans explications, sans commentaires, ne tenir aucun compte de la science, pour laquelle il ne professerait qu'un suprême dédain ? ou bien,

devra-t-il se préoccuper sans cesse des découvertes, des systèmes scientifiques même les plus récents, au point de s'efforcer de faire toujours concorder avec eux la narration de Moïse, et cela, quelquefois au prix de concessions dangereuses, d'interprétations plus ou moins forcées, au risque de fausser le sens des Écritures pour l'adapter à des théories dont demain peut-être la science, poursuivant ses progrès, reconnaîtra la fausseté et qu'elle se hâtera de remplacer par d'autres ?

« En effet, de l'aveu des savants eux-mêmes, dit Reusch, l'astronomie, la géologie et, en général, toutes les sciences physiques de notre temps sont encore loin du but, et cela pour deux raisons : d'abord parce que les observations et les faits constatés ne sont rien moins que certains, et ensuite parce que les savants ne sont pas encore d'accord sur les conclusions à tirer de ces faits, et que, par conséquent, les résultats qu'ils ont obtenus ne sont pas, non plus, certains. Il est dangereux, ajoute Virchow, de tirer des conclusions absolument générales par rapport à l'histoire du monde entier, tandis qu'on ne possède pas même complètement les matériaux dont on veut tirer les conclusions. »

Entre ces deux partis extrêmes il y a un moyen terme, et c'est celui qu'adopte Darras. Parmi les conclusions de la science, il en est qui sont tellement appuyées par les expériences et le raisonnement, qu'elles s'imposent et qu'elles ne peuvent plus guère être l'objet d'un doute. Ces conclusions, mais celles-ci seulement, il les accepte et il n'a pas de peine à faire toucher du doigt leur parfaite conformité avec le récit biblique. Il y trouve même des choses qui viennent ajouter à ce récit une lumière nouvelle, en même temps qu'elles réduisent à néant les railleries et les blasphèmes des faux savants du dix-huitième siècle et du nôtre.

C'est ainsi que la science moderne lançait naguère ses sarcasmes contre Moïse, parce que, dans l'œuvre des six jours, il faisait précéder de la création de la lumière l'apparition du soleil : « Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. » En effet, ces paroles, si admirables au point de vue de la critique littéraire, que Longin lui-même y trouvait une expression surhumaine, ont été jusqu'à nos jours la partie la plus inexplicable du récit mosaïque. « La lumière avant le soleil ! quel renversement, dit Auguste Nicolas. Tout le génie de Bossuet ne lui a servi de rien devant cette difficulté, et sa foi seule l'a tenu soumis à la parole sainte. »

Mais un acte de foi ne pouvait avoir raison de la dédaigneuse raillerie des prétendus esprits forts. Cette contradiction de la création de la lumière précédant de trois jours ou époques, dans le récit de Moïse, l'apparition du soleil, est flagrante, palpable. Et pourtant, la contradiction, dont le sens avait échappé au génie de saint Augustin, de saint Thomas et de Bossuet, est devenue aujourd'hui une vérité classique. Le mot hébreu dont se sert Moïse est  $\text{אור}$ , *or*, c'est-à-dire un fluide lumineux, dont la découverte est une des plus nobles conquêtes de la science moderne. Il implique l'idée d'irradiation, d'émanation, de force génératrice et de production. Il est comme l'âme matérielle du monde physique, qui fait circuler la vie végétale, minérale, animale, au sein des trois règnes, et parfaitement indépendant du soleil. Celui-ci avait été créé lorsque Moïse dit : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Il est implicitement contenu dans cette désignation générale. S'il n'est pas dès lors nommé explicitement, c'est que son action n'était pas encore sensible sur la terre. Quand le moment fut arrivé, la parole créatrice résonna de nouveau : « *Fiant luminaria in coelo,* » et le soleil, déjà créé, devient effectivement le grand luminaire de notre monde, « *luminare maius;* » et, chose remarquable, l'expression hébraïque que Moïse emploie dans cette circonstance, n'est pas synonyme de création ; ce n'est point le verbe  $\text{בָּרָא}$ , *bara*, tirer du néant : c'est le mot  $\text{אַסָּא}$ , *assa*, qui signifie plutôt façonner, approprier *parare*, *aptare*. Ainsi, conformément aux découvertes de la science, au quatrième jour le soleil fut disposé en foyer lumineux, tandis que, dès l'origine et avec l'ensemble du ciel, il avait déjà été créé. En d'autres termes, au quatrième jour, ou à la quatrième époque, l'enveloppe, de quelque nature qu'elle soit, qui nous envoie la lumière et la chaleur, est ajoutée au soleil, et alors apparaît à la terre le rayon vivifiant et fécond qui règle les saisons, divise les climats, marque les jours et les nuits. « Ainsi, conclut Darras, s'évanouit le scandale de la lumière créée avant le soleil. »

S'il arrive néanmoins que certaines découvertes, que certaines données de la science toujours en progrès, contredisent ouvertement l'interprétation d'un texte de l'Écriture, eh bien ! l'historien de l'Église, pas plus que l'exégète, n'en est troublé et il demeure parfaitement à l'aise. La foi et la raison, émanées de Dieu, ne sont-elles pas toutes deux des sources de connaissance,

d'une nature différente sans doute, mais qui produisent dans leur ordre et leur domaine la certitude, et qui ne peuvent réellement se contredire ?

C'est de ce principe que part notre historien, et c'est sur ce principe qu'il règle sa conduite. On lui annonce une découverte, un fait scientifique qui contredit l'interprétation ordinaire d'un texte non défini par l'Eglise ? Il attendra en examinant et en étudiant, sûr d'avance, ou bien que ce fait sera démontré faux, contredit par les progrès de la science, ou bien que l'opposition apparente disparaîtra, parce que l'on finira par voir clairement et par admettre que le texte sacré appelle ou souffre une autre interprétation, qui s'accorde parfaitement avec les exigences de la vraie science. On renoncera à une interprétation respectable seulement par son antiquité, pour lui en substituer une autre plus rigoureuse. Mais, bien plus souvent encore et presque toujours, les conclusions sur lesquelles les prétendus savants appuyaient leurs prétentions ont été renversées par d'autres qui apportaient aux divines Ecritures un solennel et définitif hommage. Et il en sera toujours ainsi. Plus la vraie science fera de progrès, plus les vrais savants constateront une parfaite conformité entre elle et nos saints livres ; et plus, par conséquent, brillera aux yeux de tous l'auréole de l'inspiration divine au front du plus ancien des historiens, des prophètes et des législateurs.

Le deuxième et le troisième volume de l'histoire générale de l'Eglise sont consacrés, suivant l'ordre des livres de l'ancien Testament, à l'histoire des patriarches d'abord, puis à celle du peuple de Dieu.

Ici se dressent devant l'historien des difficultés non moins grandes, quoique d'un genre différent. On dirait que, d'un commun accord, les rationalistes et les impies, depuis Celse jusqu'à Renan, se sont donné la mission de découronner le peuple choisi entre tous les autres par Dieu lui-même. A les entendre, ce peuple, à toutes les époques de son histoire, ne diffère en rien des autres peuples. Son histoire « est une histoire comme une autre. » Ils s'efforcent d'en faire disparaître toute intervention divine. Tantôt ils taisent les nombreuses merveilles qui n'ont jamais cessé d'accompagner les Hébreux durant leur passage sur la terre, depuis la vocation divine d'Abraham, leur père, jusqu'à leur conservation miraculeuse au sein

des autres nations ; tantôt ils travestissent ces miracles en les réduisant à de simples mythes, ou bien à des faits tout naturels. Jéhovah lui-même, le Dieu des Hébreux et de tous les hommes, n'est plus qu'un dieu régional, local, comme les fausses divinités des gentils, et qui n'a nul rapport avec le Dieu des chrétiens. Ils savent bien que s'il en était ainsi, c'en serait fait de l'Eglise, qui est entée sur la synagogue et qui n'en est que le complément et le perfectionnement.

Mais il n'en est pas ainsi ; et il a toujours été possible aux apologistes de rétablir l'histoire du peuple de Dieu dans son véritable plan et sur ses bases véritables. Oui, le peuple de Dieu se distingue de tous les autres peuples. Son histoire n'est pas une histoire comme une autre. Autrement, elle aurait toujours été et elle serait encore aujourd'hui incompréhensible, inexplicable. Son existence se lie par les patriarches et les prophètes à la promesse divine d'un Libérateur, faite le jour de sa chute au premier homme lui-même.

Dieu avait décrété de ne pas envoyer immédiatement le Sauveur du monde ; il voulait qu'il se fit longtemps attendre, pour que cette attente fit mieux sentir le prix du bienfait, pour que l'homme pût apprécier justement l'abîme de misères dans lequel le péché l'avait précipité, et enfin pour que le genre humain fût convenablement préparé à l'accomplissement de la promesse libératrice. Mais alors il fallait de toute nécessité, pendant ces quatre mille ans d'attente, conserver intacts parmi les hommes l'idée et le culte du vrai Dieu, sans quoi l'espèce humaine n'aurait plus eu sa raison d'être ; elle aurait dû disparaître de la face du monde comme disparurent les impies au temps du déluge, « lorsque toute chair avait corrompu sa voie. » De là le choix d'un patriarche fidèle, Abraham ; le choix d'une famille, celle de Jacob ; enfin le choix d'un peuple, celui des Hébreux, dépositaire de la vraie foi et du seul culte agréable à la Divinité, et du sein duquel devait sortir, dans la plénitude des temps, le Désiré des nations, le Sauveur du monde.

Voilà quelle fut la destinée de cette nation choisie, et toutes choses dans cette nation correspondent à cette vocation. Cette nation est sauvée de la ruine et arrachée à la servitude de l'Egypte par une série de merveilles. Puis, avant d'atteindre cette terre bénie qui lui a été promise, elle doit séjourner durant

quarante ans dans les solitudes du désert. C'est là qu'au milieu des épreuves elle se forme, elle se pétrit sous les doigts du Seigneur, elle se moule, suivant l'admirable modèle conçu par Dieu lui-même. C'est là que déjà elle apprend à subir le frein du Seigneur, contre lequel elle se roidit souvent, mais sans jamais échapper à la répression et au châtement, qui toujours la ramène palpitante au repentir et au devoir. En effet, dans le désert même, Dieu s'est proclamé pour jamais son maître, son souverain, son Dieu ; et plus tard, quel que soit le gouvernement politique qu'elle se donne, sous la protection des juges comme sous la domination des rois, elle n'aura jamais qu'un unique souverain, qui peut bien déléguer à d'autres une partie de ses droits, mais qui ne sait jamais l'aliéner, Dieu.

En vain, parmi les historiens et les exégètes modernes, les uns ont voulu y voir une monarchie absolue, les autres une démocratie ; en se contredisant, ils se sont également trompés ; et, avec plus de clairvoyance et de bonne foi, ils auraient pu trouver la notion vraie du pouvoir chez les Hébreux, dans l'Écriture d'abord, puis, sans remonter si haut, dans Bossuet, qui leur aurait appris que ce ne fut jamais rien autre chose qu'une pure théocratie. Et de plus, que signifient toutes ces prescriptions, toutes ces lois si gênantes qu'on ne trouve chez nul autre peuple ? Pourquoi cette défense de se mêler aux nations étrangères, de s'étendre par la conquête au delà des limites si étroites de la terre promise ? Toutes ces choses, si l'on admet la vocation extraordinaire des Hébreux, se comprennent facilement, mais elles demeurent autant d'énigmes indéchiffrables, si l'on nie que ce peuple était, dans la pensée de Dieu, uniquement destiné à conserver la vraie foi, à perpétuer et à réaliser les espérances du genre humain.

Voilà ce que ne veulent pas comprendre les rationalistes, et voilà ce qu'expose admirablement Darras, appelant au secours d'une vive pénétration et d'un jugement sûr, le fruit de longues et patientes recherches et tout le trésor d'une vaste érudition. A toutes les accusations, à toutes les difficultés semées sur ses pas par l'école inintelligente de Voltaire et par la fausse exégèse allemande, ou la française, sa très-humble servante, il oppose chaque fois de victorieuses réponses.

Mais c'est surtout lorsqu'il déroule les annales de la primitive Eglise, dans cette période sanglante qui s'étend de la dispersion

des Apôtres au triomphe de la foi chrétienne sous le règne du grand Constantin, que brillent les éminentes qualités de notre historien.

On le comprend facilement, l'histoire de l'Eglise est toujours en progrès ; non point seulement, parce que chaque siècle apporte à l'historien de nouveaux événements à raconter, mais parce que les découvertes qui se font dans les sciences, dans l'étude des monuments de toutes sortes, dans les manuscrits qui, pendant des siècles, étaient demeurés enfouis, soit au fond des archives nationales et des bibliothèques publiques, soit dans les antiques monastères de l'Orient, lui ouvrent des champs nouveaux, lui mettent à la main des armes puissantes pour mieux combattre l'incrédulité, et des documents inédits pour remplir des lacunes regrettables ou pour confirmer par leur témoignage les anciens données de la tradition.

C'est ainsi que dans ces derniers temps, la découverte du *Codex Sinaiticus* par le savant Tischendorf, et celle des *Philosophumena*, si consciencieusement étudiés par l'abbé Cruice, ont apporté tout un faisceau de lumières et de renseignements nouveaux. Il faut en dire autant des recherches poursuivies de nos jours dans les catacombes romaines, avec tant de persévérance et de succès, par le chevalier de Rossi. Des siècles se sont écoulés depuis que l'on connaît et que l'on fouille cette mine inépuisable ; mais, chose étrange, jusqu'à ces derniers temps on était bien loin de lui accorder l'importance qu'elle mérite. La plupart des historiens de l'Eglise, les écrivains français surtout, entre autres Fleury, semblent y avoir à peine jeté un regard distrait.

Aujourd'hui les découvertes se sont faites trop nombreuses, la lumière jaillit avec trop d'éclat pour que cette indifférence soit encore possible. Dieu a voulu sans doute que, dans ce siècle de rationalisme et d'incrédulité, au débordement de l'ignorance ou de la mauvaise foi, les vrais savants pussent opposer des lumières plus vives et des réponses triomphantes, et il leur a ouvert ces vénérables hypogées où dorment depuis tant de siècles, entourées de monuments de toutes sortes, les générations primitives de l'Eglise. C'est donc pour l'historien un devoir rigoureux de suivre d'un œil curieux et pénétrant les divers progrès de la science, de s'en rendre bien compte et de s'en approprier les résultats dans l'intérêt de la vérité et de son récit ; et c'est un devoir auquel n'a pas failli l'abbé Darras.

Les protestants avaient prétendu que l'Eglise des premiers siècles ne ressemble en rien à l'Eglise catholique du dix-neuvième, et voilà que l'historien, précédé et guidé par une longue suite d'infatigables chercheurs, descend dans ces régions souterraines, et qu'il montre du doigt des fresques où resplendissent encore les images du Bon Pasteur et de la Vierge Immaculée, et les principales scènes de la vie du Sauveur; et voilà qu'il lit sur le marbre des tombeaux des inscriptions qui attestent, d'une manière incontestable, la croyance à la résurrection, à l'efficacité de la prière pour les morts, à l'invocation des saints, à l'institution divine des sacrements et à la hiérarchie sacerdotale; et voilà qu'il nous indique de la main la chaire où siégeait le pontife, l'autel où l'on offrait l'auguste Victime, et même le confessionnal où s'asseyait le prêtre pour recevoir les aveux du pécheur repentant! Tout cela en effet se retrouve encore aujourd'hui dans les chapelles qui s'ouvrent çà et là dans les labyrinthes des catacombes romaines.

De même que l'école historique des derniers siècles dédaignait les ressources que pouvait lui offrir l'archéologie chrétienne, de même aussi elle rejetait comme apocryphes, dénués de toute valeur, ou du moins comme douteux, des monuments très-précieux de la littérature primitive, tels, entre autres, que les *Canons* et les *Constitutions apostoliques* et le *Liber pontificalis*. Darras sait rendre à ces monuments, dans la juste mesure, leur poids et leur autorité. Le *Liber pontificalis* surtout est d'une importance capitale pour l'historien de l'Eglise, et, comme l'avait déjà démontré les Bénédictins français dans le *Spicilegium Solemnense*, parfaitement authentique dans presque toutes ses parties.

En effet, à l'instar des empereurs romains et de leur gouvernement, dès l'origine, les églises chrétiennes, spécialement les grandes églises patriarcales et, à leur tête, l'Eglise romaine, chef et maîtresse de toutes les autres, eurent leurs registres officiels où furent soigneusement consignés les dates et les principaux événements de chaque pontificat. Le *Liber pontificalis*, qui n'est autre chose qu'un de ces registres, renferme cette courte notice du pontificat de saint Lin, premier successeur de saint Pierre sur le siège de Rome, notice que j'aime à transcrire ici pour donner au lecteur une idée de toutes les autres.

« Le successeur du Prince des Apôtres fut Lin, Italien d'origine, né à Volaterra, fils d'un Toscan, nommé Herculanus. Il siégea

un an, trois mois et douze jours. Son pontificat s'écoula sous le règne de Néron, dans l'intervalle du consulat de Saturnin et Scipion jusqu'à celui de Capito et Rufus. Lin reçut la couronne du martyr. Selon l'ordre qu'il avait reçu du bienheureux Pierre, il décréta que les femmes ne pourraient assister que voilées aux assemblées chrétiennes. Il fit deux ordinations, dans lesquelles il institua quinze évêques et dix-huit prêtres. Il fut enseveli près du corps du bienheureux Pierre, le neuf des calendes d'octobre.»

On sent, à la simple lecture, de quelle grande utilité doivent être pour l'historien de pareils documents, et l'on éprouve un vif sentiment de reconnaissance pour l'écrivain qui, contrairement aux idées de ses derniers devanciers dans le champ de l'histoire, en fait en quelque sorte la base de son ouvrage. En effet, l'école historique de Launoy et de Dupin n'a pas manqué de révoquer en doute l'authenticité du *Liber pontificalis*, et, pour ce qui regarde plus spécialement la notice consacrée au pontificat de saint Lin, Fleury lui-même n'a pas cru devoir seulement la mentionner. Et pourquoi ? Ces sévères critiques en donnent plusieurs raisons, et entre autres celle-ci : « Il n'y a pas d'apparence, disent-ils, que le successeur de saint Pierre, en face de la persécution qui désolait l'Eglise naissante, ait concentré toute sa puissance d'action sur un règlement d'aussi mince intérêt que le voile des femmes dans les assemblées chrétiennes. Quelle emphase dans le texte du *Liber pontificalis*, qui décore cette simple mesure d'ordre du titre solennel de constitution ! Quel ridicule dans ce « *Hic constituit ex praecepto Petri !* »

Mais Darras, profitant des lumières projetées sur cette époque reculée par les fresques des catacombes et par la publication des *Philosophumena*, fait évanouir cette prétendue difficulté. En l'an cinquante-six, le champ de l'Eglise était dévasté par l'hérésie de Simon le Mage. Or cette hérésie, dont les *Philosophumena* ont enfin révélé les dogmes si longtemps mystérieux, investissait les femmes du caractère sacerdotal. L'impure Hélène, l'Ἐπινοια divine de Simon, était la prêtresse par excellence. Il s'agissait d'opposer aux tendances corruptrices de l'erreur une digue infranchissable.

« Qu'on le sache donc bien, dit l'abbé Darras, sous son titre en apparence insignifiant, cette constatation apostolique, une première fois établie à Corinthe par saint Paul, édictée une seconde fois à Rome par saint Pierre, et promulguée par saint Lin, tranchait une des questions les plus considérables qui puissent agiter le monde. On n'en avait pas compris la haute por-

tée, parce qu'on l'isolait des circonstances qui l'avaient rendue nécessaire; et le milieu historique lui faisant défaut, elle ne retrouvait plus sa perspective. Les catacombes d'une part, où jamais une femme n'est représentée sans un voile sur la tête, le texte des *Philosophumena* de l'autre, sont venus tour à tour rendre au monument apostolique sa véritable physionomie.»

D'un autre côté, les auteurs des livres modernes d'histoire ecclésiastique s'étaient persuadés et voulaient faire croire que les trois premiers siècles de l'Eglise s'étaient écoulés, suivant l'expression de Darras, aussi limpides que le cours d'une onde pure. En dehors des persécutions suscitées par les païens, on n'admettait à l'intérieur de l'Eglise aucun trouble, nul symptôme constatant tout ensemble et l'infirmité humaine et le besoin d'une autorité centrale pour maintenir l'intégrité de la foi et de la discipline. Tout ce qui eût fait tache sur ce tableau, tracé d'avance, était soigneusement écarté. On laissait dormir dans les sources de première main, que peu de gens ont le loisir d'interroger, tous les témoignages qui auraient pu déranger cette ingénieuse combinaison.

Le temps de ces récits de convention est passé, et aujourd'hui les monuments historiques s'imposent de toutes parts à l'étude. Grâce à ces monuments, et, en particulier encore, à la découverte des *Philosophumena*, on sait que, dès le troisième siècle, le trône pontifical de saint Pierre fut disputé par l'envie et l'ambition à son légitime possesseur, et que Rome eut dans ses murs un anti-pape. C'est ce que Darras, avec une admirable sagacité, fait ressortir clairement du texte des *Philosophumena*. L'auteur de ce précieux ouvrage, que l'antiquité presque tout entière a ignoré, se pose lui-même comme l'adversaire du pontife légitime, saint Calixte, qui n'est à ses yeux qu'un fauteur de schisme et d'hérésie. Si Darras, malgré toutes ses recherches, ne parvient pas à désigner par son nom, d'une manière certaine, l'anti-pape, du moins il établit solidement son existence et son séjour à Rome, ainsi que la nature des fautes et des erreurs qui furent les causes de sa condamnation et le prétexte de sa révolte.

Il serait aisé, assurément, de citer ici beaucoup d'autres exemples où brillent d'un vif éclat la pénétration, la science et la critique de Darras, mais je ne saurais le suivre plus avant dans l'exposition qu'il fait de la marche triomphante de l'Eglise à travers les siècles. Qu'il me suffise de dire que si son œuvre n'est

pas toujours marquée au coin de la perfection, s'il s'y rencontre çà et là quelques parties plus faibles, certaines inégalités, en général l'estimable auteur se maintient au niveau de son sujet. Une vaste érudition, des vues larges et élevées, une grande sagacité dans l'étude et l'appréciation des monuments de la littérature ecclésiastique, un coup d'œil sûr lui font rarement défaut. Il possède aussi, à un haut degré, le talent de s'approprier et d'employer au profit de la vérité historique, les études et les découvertes des vrais savants, les progrès des sciences, choses qui sont d'un si puissant secours, soit pour élucider le sens ou pour confirmer l'exactitude des saintes Ecritures, soit pour opposer des réponses péremptoires aux objections et aux attaques des prétendus savants, anciens, modernes et contemporains.

Pourquoi faut-il que la mort soit venue paralyser avant le temps une main si bien armée pour poursuivre et terminer ce grand œuvre! Le savant historien a-t-il pu laisser du moins à l'état d'ébauche la suite de son travail? Lui a-t-il été donné de confier l'achèvement de son œuvre à une plume amie, capable de la continuer et de la mener à bonne fin? On l'affirme. Espérons qu'il en est ainsi, et que ce beau travail, qui a déjà coûté tant de recherches et d'études, ne demeurera pas incomplet.

Telle qu'elle est, cette histoire générale de l'Eglise offre des ressources très-abondantes au théologien, au controversiste et au prédicateur. Mais elle est surtout une mine précieuse pour la classe la plus nombreuse des lecteurs qui ne peuvent pas consulter les sources et auxquels manque, du reste, le loisir nécessaire pour parcourir de nombreux ouvrages. Ils y trouveront, avec le récit parallèle des principaux événements de l'histoire profane, l'explication d'une foule de textes bibliques plus ou moins obscurs, l'analyse bien faite des ouvrages des Pères et des écrivains ecclésiastiques, le résumé toujours intéressant de la vie des saints martyrs et des confesseurs, enfin un arsenal bien fourni où ils pourront puiser des armes pour défendre les saintes causes de la vérité et de la religion.

M. DE SAINTÉ-CROIX.

# INTERPRÉTATION

DES

## QUANTITÉS NÉGATIVES (1)

---

IV

Nous avons vu qu'il y a plusieurs espèces de quantités. Les unes ont des propriétés qui ne sauraient convenir aux autres ; l'une est discontinue ; une autre est continue, mais n'augmente que dans un sens ; une troisième, continue aussi, s'étend dans deux directions opposées ; une quatrième enfin s'étend dans un nombre indéfini de directions. Ce serait peut-être cette dernière espèce de quantité qu'il conviendrait de prendre comme type pour établir des règles de calcul. On posséderait alors une algorithmie vraiment générale qui pourrait s'appliquer au calcul de toute espèce de quantité ; il n'y aurait qu'à rejeter les solutions incompatibles avec la nature du problème.

Cependant cette algorithmie serait vraiment trop compliquée. Au contraire, en se restreignant au calcul des distances sur une même droite, on a une algorithmie très-facile et susceptible d'être appliquée à la solution du plus grand nombre de problèmes.

Nous allons voir très-brièvement comment on pourrait, dans cette hypothèse, représenter les quantités et déterminer les relations qui existent entre elles.

---

(1) Voir la livraison de janvier, p. 32.

Supposons une ligne droite indéfinie. Comme il est impossible de déterminer la position absolue d'un point sur cette droite, — puisque tous les points se ressemblent et qu'il n'y a rien qui puisse les distinguer les uns des autres, — on commencera par choisir un point de départ, et l'on désignera par le symbole 0 (zéro) la position de tout objet coïncidant avec cette origine. Tout objet qui n'occupera pas cette position sera à droite ou à gauche de ce point de départ; on pourra exprimer cette particularité par les signes + et —. (Pour le moment nous n'attachons aucune signification additive ou soustractive aux signes + et —.)

Comme il peut y avoir une infinité de points situés à des distances différentes de l'origine, il sera impossible d'avoir un signe particulier pour désigner la position de chacun d'eux. Voici comment on a tourné la difficulté: on prend une distance arbitraire à laquelle on donne un nom particulier, pied, pouce, mètre, mille, etc.: la position de tout objet  $a$  qui se trouve à cette distance normale, est représentée par le signe 1 (un). Si un autre objet  $b$  se trouve à la même distance de  $a$  que  $a$  l'est de l'origine, on représentera sa position par 2 (deux). Continuant, on représentera la position de différents objets par 3 (trois), 4 (quatre),..... 9 (neuf), et puis dix. Arrivé à ce point, pour ne pas multiplier indéfiniment les signes, on prendra la distance totale de l'origine au point 10 comme une seconde espèce de mesure que l'on appellera dizaine (dizaine de pieds, dizaine de mètres, etc.), et l'on comptera une dizaine, deux dizaines, trois dizaines. L'on prendra dix dizaines, que l'on nomme mesure de troisième ordre, ce qu'on appellera centaine. On aura ainsi une centaine, deux centaines, trois centaines, etc., jusqu'à dix centaines, qui prendront le nom de mille. Si l'on avait à évaluer des distances plus petites que cette mesure normale, on la partagerait en dix parties égales, constituant des mesures d'un ordre inférieur que l'on appellerait dixièmes; si l'on avait à évaluer une distance plus petite que le dixième, on partagerait celui-ci en dix parties égales que l'on appellerait centièmes, et ainsi de suite.

Pour ne pas confondre les dizaines avec les unités et les centaines, on écrit en allant de droite à gauche d'abord les unités, ensuite les dizaines, puis les centaines, et ainsi de suite; s'il y avait des dixièmes, des centièmes, on les écrirait à droite des unités, les en séparant par un point.

Comme ces distances peuvent aussi bien se compter d'un côté de l'origine que de l'autre, on les représentera, dans les deux cas, par les mêmes chiffres ; mais on les fera précéder du signe + s'ils se comptent dans une direction, et par le signe - s'ils se comptent dans le sens opposé. On appellera les quantités précédées du signe + *quantités positives*, et celles qui sont précédées du signe - *quantités négatives*.

Les quantités négatives ne sont pas, dans ce cas, plus petites que zéro, seulement on doit les compter en sens inverse des quantités positives. On voit ainsi comment la notion des quantités négatives s'introduit dans le calcul indépendamment de toute idée de soustraction.

V

Il peut arriver que la position d'un point ne soit pas donnée immédiatement par rapport à l'origine, mais par rapport à d'autres points. Ainsi  $m$  est à 4 à droite de l'origine,  $n$  est à 2 à droite de  $m$ , et  $p$  est à 5 à gauche de  $n$ ; quelle est la position de  $p$  par rapport à l'origine? On comptera d'abord 4, puis 2 en allant vers la droite, ce qui nous amène vers le point 6, puis on comptera 5 en revenant vers la gauche et on arrivera définitivement au point 1 situé à droite de l'origine. On pourra exprimer ces différentes numérations d'une manière abrégée en écrivant

$$+ 4 + 2 - 5 = + 1.$$

Le point  $m$  est à 2 à droite de l'origine,  $n$  est à 8 à gauche de  $m$ , quelle est sa position par rapport à l'origine? Comptant 5 de l'origine vers la droite, puis 8 en allant vers la gauche, nous arriverons vers le point 3, à gauche de l'origine et nous écrirons

$$+ 5 - 8 = - 3.$$

Si quelqu'un considérait cette expression  $5 - 8$  comme exprimant une soustraction, ou disait qu'en retranchant 8 unités de 5 unités on a  $- 3$  pour reste, il dirait un non sens. En effet, dans les exemples précédents, il n'y a ni addition ni soustraction, au sens propre du mot, mais seulement une numération successive. Tous les problèmes qui impliquent addition ou soustraction pourront se résoudre par cette numération successive.

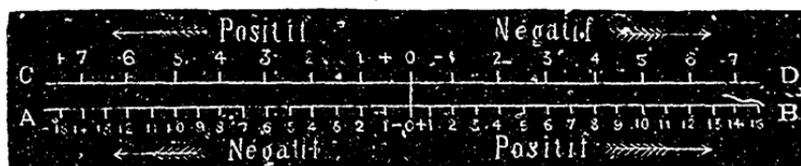
## VI

Il peut arriver, dans la numération successive, que l'on ait à évaluer plusieurs fois la même quantité, par exemple  $+ 5 + 5 + 5 + 5$ . On pourra simplifier le calcul en adoptant une mesure du second ordre valant 5 unités de la mesure primitive. Comme elle s'applique quatre fois, on représentera le résultat par le chiffre 4; mais, pour rappeler que cette mesure vaut 5 unités primitives, on écrira à la suite  $\times \frac{5}{1}$ ; on aura donc  $4 \times \frac{5}{1}$ , qui se lit *quatre multiplié par cinq-unièmes* (1).

Si l'on avait à indiquer une distance telle que comptée cinq fois *successivement* elle fût égale à l'unité, on la représenterait par  $\frac{1}{5}$ .

Si l'on avait à compter successivement  $+\frac{1}{5} + \frac{1}{5} + \frac{1}{5} + \frac{1}{5}$ , on pourrait également écrire  $4 \times \frac{1}{5}$ .

Il serait facile de démontrer que  $4 \times \frac{5}{1} = 5 \times \frac{4}{1}$ , que  $4 \times \frac{1}{5} = \frac{4}{5}$ .



Si l'on avait à compter sur la mesure A B  $- 2 - 2 - 2 - 2$ , on pourrait prendre une autre mesure C D, dans laquelle  $+ 1$  égalerait  $- 2$  de la mesure A B. Comptant quatre unités sur C D, nous arriverons vis-à-vis le point  $- 8$  de la mesure A B, ce que nous exprimerons  $4 \times (- 2) = - 8$ .

Pareillement; si sur la mesure C D on compte  $- 3$ , on tombera vis-à-vis le point  $+ 6$  de la mesure A B, et l'on écrira  $(- 3) \times (- 2) = + 6$ .

On voit que les expressions  $- 2, - 3$  ne sont pas des *symboles fantastiques*; et cette règle des signes, que nous n'avons pas démontrée pour le cas des polynomes, a cependant une signification, bien que les termes précédés du signe  $-$  ne soient précédés d'aucun terme additif dont ils doivent être retranchés.

Nous verrons, dans un prochain numéro, que les mêmes conventions suffisent pour le calcul des autres quantités: quantités de temps, de volumes, de pluralité, etc.

S. DUVAL, M. D.

— A continuer.

(1) On pourrait aussi bien écrire  $4 \times 5 = 20$ .

## MONSEIGNEUR DUPANLOUP (1)

---

Voici maintenant l'article que M. Poujoulat a consacré dans l'*Union* à l'illustre évêque :

« La vive impressiou produite par la mort de Mgr Dupanloup atteste l'importance de l'homme qui vient de disparaître. On oublie l'âge avancé en présence des brillantes œuvres de l'intelligence, et quand tout à coup le tombeau s'ouvre, on s'en étonne. C'est que le tombeau s'ouvre toujours trop tôt pour ces hommes rares dont la vie s'écoule au service de la vérité. Nous n'avons pas l'intention d'écrire une biographie de l'évêque d'Orléans; nous ne voulons que saluer son cercueil et lui rendre hommage avec l'indépendance accoutumée de nos pensées et de nos jugements. Il a aimé passionnément et servi avec puissance les intérêts sacrés que nous aimons, que nous servons, et la justice veut que nous honorions sa mémoire.

« J'aurai l'éternité pour me reposer, » répondait un jour Arnauld à ceux qui trouvaient sa vie trop laborieusement occupée. Mgr Dupanloup aurait pu faire la même réponse, et nous pouvons dire qu'il a bien mérité l'éternel repos. Quelle existence que la sienne ! Quelle dévorante activité ? On le voit toujours debout, toujours prêt, toujours disposé pour des œuvres nouvelles.

« On dirait que cet homme a passé cinquante ans sans s'asseoir. Il travaillait, écoutait se recueillait à toute heure, en tout lieu, et, comme il ne perdait pas une parcelle de son temps, il avait toujours beaucoup fait au bout de chacune de ses journées. L'extrême mobilité de sa vie contrastait avec la forte immobilité de ses convictions. Il ne changeait pas d'idée, et allait à son but avec une intraitable opiniâtreté. Il savait prendre les hommes, cherchant le faible de chacun pour l'amener à ses propres desseins. Il joignait une diplomatie caressante à un caractère dominateur. Il supportait peu la contradiction; un sincère amour du bien était toujours la raison de sa ténacité. On lui reprochait d'être une personnalité envahissante, mais l'envahisseur marchait appuyé sur la foi. L'évêque d'Orléans aimait beaucoup l'Eglise et beaucoup la France; ces deux amours, qui vont si bien ensemble, ont été sa constante inspiration.

« Les fonctions de catéchiste furent comme l'apostolat de ces jeunes années sacerdotales. On remarqua son zèle de bon goût,

---

(1) Voir la livraison de janvier, p. 50.

le charme substantiel de son langage, la douce chaleur de son âme, l'allure d'un esprit qui montait sans effort. Il expliquait simplement, et la lumière était dans ses paroles. Il avait une éloquence qu'il ne cherchait pas. Le catéchiste de la Madeleine, en formant de jeunes filles chrétiennes, préparait une nouvelle génération de mères pour la haute société contemporaine : c'était dans les familles un esprit nouveau, l'esprit chrétien, d'où devait sortir comme une moisson de bons exemples. Le jeune prêtre, plus tard, put jouir religieusement de son propre ouvrage. Directeur spirituel de beaucoup de gens du monde, il exerçait une influence qu'il mettait au service de nobles et saintes choses. L'ancien catéchiste avait toutes les qualités de l'instituteur dans la grande acception de ce mot. Mgr Dupanloup, doux et persévérant ami de la jeunesse, a été le principal instituteur de son temps ; son livre sur *l'Education*, destiné aux divers âges, est le produit d'une longue observation et d'une longue expérience.

« Mgr Dupanloup n'a pas été seulement pasteur de son diocèse ; il a été le père d'une jeunesse aujourd'hui répandue sur tous les points de la France et qui lui paie en respectueuse tendresse le bienfait de ses leçons.

« Les services de ce genre sont durables ; ils profitent aux générations qui se succèdent et recommandent un nom à la reconnaissance du foyer domestique.

« Il y aura toujours des enfants et des jeunes gens comme il y aura toujours un printemps, et cette jeune postérité restera fidèle au maître qui l'a tant aimée.

« Celui qui s'appelait encore l'abbé Dupanloup se trouvait donc, par ses antécédents, tout porté sur le champ de bataille de la liberté d'enseignement. Le projet de loi de 1844, présenté par M. Villemain, et qui déniait la liberté, avait soulevé comme une tempête de protestation catholique.

« Au milieu des nombreux écrits dirigés contre le projet de loi, on remarqua deux lettres de l'abbé Dupanloup adressées au duc de Broglie, rapporteur du projet de loi à la Chambre des pairs. L'auteur défendait les études et l'existence des petits séminaires, et rectifiait, avec l'autorité qui lui appartenait déjà, des jugements inexacts sur l'éducation ecclésiastique ; il dressait une statistique de l'Eglise de France qui révélait des mérites et une gloire qu'on ne paraissait pas soupçonner. Son écrit intitulé : *De la Pacification religieuse*, œuvre de méditation et de talent, est resté comme un souvenir de cette polémique.

« La liberté d'enseignement avait contre elle tous les ennemis de l'Eglise. Pour que les préventions et les haines fussent à l'aise l'Eglise s'appelait *les Jésuites*. L'immense amas des calomnies anciennes retombait en flots de brochures, et, parmi les feuilles, quotidiennes acharnées contre une poignée de prêtres, se rencontrait au premier rang le *Journal des Débats*.

« Un genre bâtard de littérature, le roman-feuilleton, né du journalisme industriel et son principal auxiliaire, versait chaque matin au cœur de la multitude des lecteurs la passion, l'erreur, la corruption. L'auteur des *Mystères de Paris*, M. Sue, publiait, dans le *Constitutionnel*, sous le titre : *le Juif errant*, une longue infamie contre le Catholicisme ; ces atroces absurdités étaient autant de flèches qui atteignaient les Jésuites. Contre eux s'était amassé un orage formé de tout ce que le temps avait d'impur, de tout ce que l'ignorance avait de ténèbres, de tout ce que les préjugés avaient d'incurable.

« Un homme de Dieu, entouré de la vénération universelle, assistait, avec la douleur dans l'âme, au spectacle de ce déchaînement. « Ecrivez quelque chose, lui dit un jour l'abbé Dupanloup, pour expliquer ce que c'est qu'un Jésuite, et dites que vous êtes Jésuite. » Bientôt parut un livre intitulé : *De l'existence et de l'institut des Jésuites* ; l'auteur était le père de Ravignan.

« Cette œuvre, belle et courageuse, produisit un grand effet : l'ennemi en fut embarrassé. Celui qu'on appelait *Monsieur de Ravignan*, et qui venait de se déclarer Jésuite dans un livre irréfutable, se présentait avec l'imposant cortège de trois mille communions d'hommes à Notre-Dame ; il n'était pas seulement une puissance, mais encore une puissance respectée.

« Pas une plume n'osa l'attaquer, et, dans un désir inutile d'étouffer l'ouvrage, personne ne répondit. Le hardi conseil de l'abbé Dupanloup avait déterminé un succès religieux. L'année suivante, quand la Chambre des députés fut saisie de la question des congrégations religieuses par les interpellations de M. Thiers, il écoutait M. Berryer défendant, contre les interpellations du libéralisme, la justice et la liberté. Il souffrait qu'on pût avoir inutilement raison avec tant d'éloquence.

« Il fallut la tempête de février pour que beaucoup de choses fussent comprises à la lueur des éclairs. La question de la liberté d'enseignement reparut sous le régime de 1848. Nous rencontrons l'abbé Dupanloup dans la commission qui siégeait au ministère de l'instruction publique.

« Lui et M. Thiers furent les deux principaux champions sur ce champ de bataille où l'on était plus à l'aise qu'à la tribune, et où la parole se montrait plus intime, plus vive et plus soudaine.

L'abbé Dupanloup eut le grand honneur de porter la vérité devant la commission, et ce souvenir est une des meilleures pages de sa vie. Il posa les conditions de la paix entre l'Eglise de France et les puissants adversaires qu'il avait devant lui. Il réclamait la suppression des certificats d'études exigés pour se présenter aux grades, l'admission des congrégations religieuses approuvées par l'Eglise, le droit, pour les petits séminaires, de ne recevoir d'autres directions que celles des évêques, ce qui n'excluait pas la surveillance de l'Etat.

« Amené à parler des Jésuites, il invoqua l'histoire, précisa les faits, mit les adversaires de la Société de Jésus au défi d'articuler rien de positif, déclara l'innocence de ceux contre lesquels on s'acharnait, et ajouta que l'Eglise, étant elle-même la justice, ne pouvait pas, comme Pilate, livrer l'innocence, et puis s'en laver les mains. Quant au prétendu droit de l'Etat de former l'enfance et la jeunesse à son effigie, l'abbé Dupanloup l'eût accepté si on avait pu lui garantir que l'Etat se serait toujours appelé saint Louis : mais que deviendrait-on avec ce système, si, par hasard, l'Etat venait à s'appeler Sardanapale ou Proudhon ?

« M. Thiers venait de se trouver face à face avec la vérité ; il l'avait promptement reconnue et lui-même s'en constitua le défenseur : la cause était gagnée. Les catholiques rencontrèrent dans M. Thiers un de ces alliés avec lesquels on est fier de vaincre. Assidu, pendant trois mois, à toutes les séances de la commission (et son exactitude faisait partie de sa puissance), cet éminent allié dévoua les ressources d'une riche intelligence à soutenir de point en point ce que l'on attaquait ; les intérêts sociaux lui demeuraient constamment présents. Un jour que M. Cousin, le bouillant champion d'une organisation menacée, donnait à sa plainte un accent trop expressif, M. Thiers laissa tomber ce mot : « La société vaut bien l'Université. » Il fut actif, vigilant, persévérant, et, jusqu'au bout, fidèle. Nous retrouvâmes à la tribune l'homme de la commission, et nul plus que lui ne contribua à l'adoption de la loi du 15 mars 1850, loi de transition mais loi de salut, qu'il fallut défendre même contre d'anciens amis, et qui restera l'immortel honneur de l'Assemblée législative. Cette conquête de M. Thiers au profit de la liberté du bien fut l'ouvrage de l'abbé Dupanloup ; nous aimons à le redire. M. Thiers est mort, ayant pour amis ceux qu'il combattit à la tribune, en 1849 et en 1850 ; Mgr Dupanloup est mort, fidèle à toutes les causes pour lesquelles il a lutté. Il s'était pris, depuis 1849, d'un grand goût, d'une vraie affection pour M. Thiers ; il avait mis en lui une confiance qui, en dernier lieu, a été absolument trompée.

« De douloureuses batailles l'attendaient sous le second empire ; évêque depuis 1849, il avait été appelé à remplir de plus grands devoirs. Dès la première brochure où se révéla la sinistre pensée impériale, l'évêque d'Orléans prit la plume, nous allions dire l'épée.

« Une situation nouvelle avait commencé avec la bombe d'Orsini ; cette bombe était devenue la boussole d'une politique longtemps voilée. On sait par quelles voies tortueuses passeront de funestes desseins. Mais quand ils se présentèrent au monde, l'indignation des catholiques fut universelle, et nous eûmes pour alliés ceux-là mêmes qui, étrangers à nos croyances, ne s'inspiraient que des traités et du droit des gens. Dans ce soulèvement des consciences et cette généreuse révolte des honnêtes gens,

nous vîmes le courage et l'élan partout où le servilisme n'enchaînait pas les âmes. Nos évêques furent debout pour condamner de coupables projets, et aucune plume chrétienne de quelque valeur ne resta oisive. Les écrits se multipliaient, mais l'ardente avidité du public catholique en demandait toujours; on avait besoin de protestations et de pages vengeresses. Au premier rang des lutteurs se montrait l'évêque d'Orléans; ses brochures volaient de main en main. La réimpression de son livre sur la Souveraineté pontificale avait déjà répandu de vives lumières. A chaque iniquité, à chaque attentat contre des droits sacrés, une brochure de l'évêque était annoncée, et l'athlète semblait retremper sa vigueur dans la force même des coups qu'il portait. Nul ne dénonça mieux que l'évêque d'Orléans le brigandage de la politique piémontaise en Italie servi par notre gouvernement; il démasquait et châtiât. On osa le traduire un jour devant les tribunaux; il nous fut donné de le voir sur le banc des accusés, assisté par maître Dufaure. Avec quelle dignité l'évêque sut se défendre! ses juges paraissaient moins à l'aise que lui-même.

« Parmi les abominations de cette époque, Castelfidardo garde un rang particulièrement exécrable; l'évêque d'Orléans laissa comber sur cette journée des accents d'horreur mêlés à des accents d'admiration pour d'héroïques victimes. Il y revint avec une ardente complaisance dans son oraison funèbre du général a Moricière, le héros de son cœur, plus grand après Castelfidardo qu'après ses plus glorieux combats livrés sur le sol africain.

« La politique bonapartiste en Italie n'avait pas seulement frappé l'Église, mais aussi la France; l'unité allemande, née de l'unité italienne, nous préparait des malheurs. Ils tombèrent sur nous en 1870. Le monde entier connaît et l'histoire dira ce que firent alors les catholiques et ce que firent les républicains. L'évêque d'Orléans souffrit, comme nous tous, des maux de la France, et l'invasion lui fournit l'occasion de laisser voir toutes les ardeurs généreuses de son patriotisme. Tandis que, dans son voisinage, l'archevêque de Tours, aujourd'hui archevêque de Paris, rendait modestement et sans bruit d'importants services connus de peu de gens, Mgr Dupanloup protégeait sa ville épiscopale contre l'insolence des vainqueurs, recueillait et soignait les blessés, empêchait les soldats guéris d'être emmenés prisonniers, arrachait de pauvres malheureux à la mort, déchargeait la cité d'une taxe de guerre. Les souvenirs de Jeanne d'Arc excitaient son âme; il se mettait comme en présence de celle dont il fit éloquemment le panégyrique, de la jeune Libératrice dont la gloire était devenue une de ses occupations, et qu'il voulait voir sur nos autels.

« L'éloge, de notre plume, perdrait de sa valeur, si toutes nos appréciations ne gardaient pas leur liberté; ce n'est pas en face

d'un cercueil que nous nous rappellerons les dissidences, mais il peut nous être permis d'exprimer des regrets dans l'intérêt même de la renommée de l'évêque d'Orléans. Il s'était fait des illusions sur ce que l'on appelle la Révolution française, pensant que l'on pouvait s'entendre avec elle dans les grandes voies de la liberté. Il croyait aux « grands esprits de la Constituante. » Quelques bons esprits se rencontrèrent à la Constituante, il n'y eut pas de grands esprits, et les bons esprits furent battus dans toutes les questions. La Révolution n'est pas généreuse ; si elle était généreuse, elle ne serait pas la Révolution. Ne confondons pas l'esprit de réforme qui soufla en 1789 avec l'esprit révolutionnaire. Nous avons vu ce qu'a produit le « libéralisme » tel qu'il a été pratiqué depuis cinquante ans. Mgr Dupanloup était royaliste, mais il voulut l'être, il y a cinq ans, autrement que le Roi. Il demeura toujours soumis et uni au Saint-Siège, mais que ne pouvons-nous arracher de sa vie le feuillet qui se rapporte au concile du Vatican ? Ce n'est pas sa foi qui en a souffert, c'est sa gloire. Hâtons-nous de reprendre, à l'égard de cette noble mémoire, l'accent de la louange en nous souvenant de sa triomphante éloquence à l'Assemblée nationale dans la question de la liberté de l'enseignement supérieur. Il fut solide, habile et complet. C'est grâce à lui que la Droite gagna la bataille. Que d'impérissables titres à la reconnaissance des catholiques ! Des brefs ont souvent remercié et félicité l'évêque d'Orléans ; il était sensible à ces récompenses, les plus hautes qu'il pût recevoir ; il le savait bien.

« Membre de l'Académie française, il aimait beaucoup les œuvres de l'esprit et, avec prédilection, notre grand dix-septième siècle. Il faisait d'Orléans une Athènes lorsque, par ses soins, les élèves de la Chapelle nous représentaient *Sophocle* ou toute autre pièce antique dans la langue même d'Euripide. Le vieux génie catholique sauva jadis les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne ; nous osons à voir, au dix-neuvième siècle, les chefs-d'œuvre du génie grec glorifiés dans la maison d'un évêque.

« Depuis quinze ans, l'attention de Mgr Dupanloup s'était fortement portée sur les doctrines avilissantes du matérialisme ; il voyait l'athéisme s'implanter au milieu de nous, se propager et s'étendre par les voies de la presse et du livre : c'était comme une barbarie montante, l'évêque d'Orléans la regardait avec horreur. Il dénonça et attaqua le fléau ; et lorsque, malgré son opposition, l'Académie lui donna pour collègue un vieux docteur en matérialisme, l'évêque indigné donna sa démission d'académicien pour ne pas siéger à côté d'un homme qui estimait si peu la nature humaine. Ce fut un coup d'éclat dont les quarante furent d'abord embarrassés, mais ils ne tardèrent pas à reprendre contenance. L'Académie n'est plus le sanctuaire des susceptibilités délicates.

« Toutes les fois que les saintes causes étaient l'objet d'une grande attaque, l'évêque d'Orléans apparaissait comme ces capitaines d'autrefois que les périls de la patrie retrouvaient toujours. Le voilà mort, et nous ne verrons plus le puissant lutteur. Le champ de bataille est toujours là, lui n'y sera plus. Dieu l'enlève de la terre au moment où tous les combats sont à recommencer et quand tout ce que l'on croyait gagné est remis en question. La Révolution, sous le nom de République, a déclaré la guerre à l'Eglise et ne veut lui laisser aucune liberté. L'évêque d'Orléans est mort en voyant revenir cette impie et honteuse guerre; il s'en affligeait, mais ne désespérait pas. Malgré le poids des ans, il préparait ses armes dont on put reconnaître encore la puissance dans les Lettres sur le centenaire de Voltaire. Dieu a trouvé qu'il avait eu des jours assez longs et assez de batailles. Quelque rapide qu'ait été le coup de la mort, le vieil évêque, resté en possession de lui-même, est entré pieusement dans l'éternité. La paix du ciel lui aura été donnée. La paix, nous ne l'avons pas, nous. On nous l'ôte en nous disputant tout ce que nous avons, en nous menaçant dans tous nos droits. Mais la résistance est un devoir, nous n'y manquerons point, et pas un catholique ne s'éloignera des saints étendards. Nous nous exciterons à bien faire par les grands et glorieux exemples de ceux qui ne sont plus.

« Le père de Ravignan, M. Berryer, l'évêque d'Orléans, furent trois amis. J'aime à réunir ces noms en achevant ces lignes. Pendant que j'esquissais quelques traits de la figure de Mgr Dupanloup, les deux autres figures étaient toujours devant moi. Le saint Jésuite, le grand orateur royaliste et l'éloquent évêque ne se séparaient pas dans mon esprit. Le père de Ravignan avait répondu de Berryer devant Dieu, et ne répondit pas en vain. Il était en communauté de sentiments et d'idées, en fréquents rapports avec l'évêque d'Orléans. Que d'importantes affaires et de graves résolutions furent préparées entre eux ! Quel charme et quelle élévation dans l'échange de leurs pensées ! M. Berryer, le grand Berryer, se prosternait devant ces deux hommes, et ceux-ci l'enveloppaient en quelque sorte de leur religieuse tendresse. Le Père de Ravignan mourut comme meurent les saints ; la fin de Berryer, dix ans plus tard, fut d'un chrétien et d'un royaliste ; et puis, encore après dix ans, voilà l'évêque d'Orléans frappé debout, comme il sied aux grands capitaines. Ce souvenir des trois amis nous invite à rester fidèles à Dieu, au Roi et à la lutte. »

Nous terminerons, dans le prochain numéro, par quelques extraits plus importants encore que ceux dont nous avons fait part à nos lecteurs.

L'abbé T.-A. CHANDONNET.

## UN POÈTE ANGLO-CANADIEN

M. JOHN READE

---

Dans le chapitre intitulé : « *Mouvement intellectuel et littéraire,* » qui termine et complète son ouvrage sur l'instruction publique au Canada, comparant « notre état social à ce fameux escalier du château de Chambord, qui a été construit de manière que deux personnes puissent monter en même temps sans se rencontrer et en ne s'apercevant que par intervalles, » M. Chauveau nous fait remarquer « que dans ce pays, anglais et français, nous montons comme par une double rampe vers les destinées qui nous sont réservées, sans nous connaître, nous rencontrer, ni même nous voir ailleurs que sur le palier de la politique. »

« Socialement et littérairement parlant, ajoute-t-il, nous sommes plus étrangers les uns aux autres de beaucoup, que ne le sont les Anglais et les Français d'Europe. »

Nous nous plaisons à croire, nous Canadiens français, que les torts sont surtout du côté de nos concitoyens d'origine anglaise. Cependant, bien qu'en général nous connaissions mieux leur langue qu'ils ne connaissent la nôtre, nous sommes peut-être encore moins au courant de leurs tentatives littéraires qu'ils ne le sont des nôtres.

Les poètes anglo-canadiens Heavysege, M<sup>me</sup> Léprohon, Sangster sont pour le moins aussi inconnus parmi nous que Crémazie, Lemay et Fréchette le sont des Anglo-Canadiens.

A la suite de ses *Laurentiennes*, M. Benjamin Sulte a publié plusieurs jolis essais de traductions de ses poésies et de quelques autres auteurs franco-canadiens, par des poètes anglo-canadiens.

Dernièrement encore, par une assez remarquable coïncidence et comme pour répondre aux reproches de M. Chauveau, M. John Reade publiait dans une revue de Toronto (1) une charmante

---

(1) *Rose-Belford's Canadian Monthly*. Octobre 1878.

traduction de *Ma Chambrette*, qu'il accompagnait de l'original et d'une courte notice sur l'auteur « *of this beautiful little poem, so full of freshness and promise.* »

« *My little room* » n'a pas tout à fait la concision de « *Ma Chambrette* : » — il est si difficile de traduire des vers par d'autres vers sans tourner un peu à la paraphrase. Mais M. Reade a su conserver le rythme, la simplicité et le tour heureux de la petite pièce que tant de tristes circonstances rendent si touchante.

Vers la fin surtout, le traducteur a suivi l'original de très-près, et rendu parfaitement les derniers vers de M<sup>lle</sup> Chauveau (M<sup>me</sup> Glendonwynn) dans leur gracieuse naïveté.

• But I cannot number all  
The delights within my call  
Though I fain would sing the rest  
As the lark its dainty nest  
Praises with its gladsome notes,  
As aloft in air it floats :  
And each other gentle bird,  
As it upwards soars is heard  
Warbling forth wherever it roam  
The praises of its humble home (1). •

Ce n'est pas la seule circonstance dans laquelle M. Reade a donné à notre littérature des marques de sa sympathie, comme nous le ferons voir plus loin ; un grand nombre de ses pièces sont sur des sujets tirés de nos vieilles chroniques, et les sentiments qu'il exprime ne seraient pas désavoués par les poètes de notre origine.

Le faire connaître à nos lecteurs, c'est donc à la fois contribuer à faire disparaître le regrettable éloignement que les deux races manifestent l'une pour l'autre, et rendre justice à un écrivain qui, sous ce rapport, paraît lui-même animé du meilleur esprit.

---

(1) • Et cependant je voudrais,  
Je voudrais, ô ma chambrette,  
Dire dans ma chansonnette  
Tous tes gracieux attraits,  
Ainsi que fait l'alouette  
Et chaque gentil oiseau  
Pour le petit nid d'herbette  
Qui fut hier son berceau. •

M. Reade est né à Ballyshannon, dans le comté de Donegal. Cette partie de l'Irlande est remplie de paysages pittoresques ; elle abonde en monuments du passé, ruines celtiques, danoises, normandes, païennes ou chrétiennes. C'est dans ces environs que se trouve le *Purgatoire de saint Patrick*, caverne célèbre qui depuis quinze siècles est un lieu de pèlerinage. Mirville en parle dans son grand ouvrage sur le merveilleux chrétien, et il n'est pas éloigné de croire à la légende qui s'y rattache, la plus étrange et la plus saisissante de toutes celles qu'a laissées l'apôtre de l'Irlande. D'un autre côté, le comté de Donegal est regardé comme le théâtre des exploits fabuleux chantés par Ossian.

C'était donc un lieu propre à inspirer les poètes, et M. Reade fut dès son enfance, on peut le dire, bercé par les muses de la patrie, comme le fut aussi William Allingham, un des poètes irlandais contemporains les plus remarquables, qui a vu le jour dans la même localité.

Si nous avons intitulé cet article : *Un poète anglo-canadien*, c'est que nous voulions dire un poète canadien écrivant dans la langue anglaise ; autrement, ce serait à n'en plus finir avec les distinctions nationales dans notre pays. Mais M. John Reade, comme ce pauvre Darcy McGee, est bien et dûment un poète irlandais. La verte Erin a imprimé son cachet sur toutes ses œuvres, et, bien qu'il appartienne à l'église anglicane, où il a même étudié la théologie, ce cachet, s'il veut bien nous permettre de le dire, est plutôt catholique que protestant. C'est le cas, du reste, pour la plupart des poètes et des orateurs protestants du pays de sa naissance.

Après avoir fait en Irlande de brillantes études, M. Reade est venu en ce pays, en 1856. Il avait à peine dix-neuf ans. Aidé de quelques amis, il eut le courage de partir à Montréal une revue littéraire qui avait pour titre *The Montreal Literary Magazine*. Hélas ! combien en avons-nous vu mourir de jeunes revues, tant anglaises que françaises ! La tentative de M. Reade eut le même sort que tant d'autres.

Alors il devint le collaborateur des nombreuses publications qui depuis se succédèrent les unes aux autres ; il éparpilla ses poésies, ses nouvelles, — et de jolies nouvelles, — ses articles de critique tour à tour dans le *British American Magazine*, le *Student's Monthly*, le *Stewarts Quarterly*, le *New Dominion Monthly*, le *Hearth Stone*, le *Saturday Reader*, *The Canadian Literary Journal*, *The*

*Canadian Monthly*, *Rose-Belford's Canadian Monthly*, et dans le *Canadian Illustrated News*.

De toutes ces publications qui ont vu le jour, les unes à Montréal, les autres à Toronto ou à Halifax, les deux dernières seulement sont vivantes aujourd'hui.

De plus, depuis plusieurs années, M. Reade est l'un des rédacteurs de la *Montreal Gazette*, et il est chargé surtout de la partie littéraire de ce grand journal quotidien. C'est lui qui, il n'y a guère plus d'un an, a donné dans ses colonnes une volée de bois vert à un certain Rév. M. Abbott, auteur des *Impressions de voyage en Canada*, dans lesquelles notre race était traitée si injustement. M. Leslie Thom s'était aussi mis de la partie, et bientôt toute la presse anglaise donna à la suite, et le savant principal Dawson tenta en vain de venir à la rescousse du trop crédule touriste.

En 1870, M. Reade réunit en un volume très-élégamment imprimé toutes les poésies qu'il avait données jusque-là (1). Depuis ce temps, l'auteur a publié, dans quelques-unes des revues ou *magazines* que nous avons indiqués et aussi dans les journaux, ce qui ferait un second volume de poésies aussi considérable que le premier.

La *Prophétie de Merlin*, comme le titre du volume l'indique, en est la pièce de résistance. C'est un petit poème très-gracieux dans sa forme et qui se termine par une prosopopée bien réussie, à l'adresse de la reine Victoria, du Prince consort et surtout du prince Arthur, qui, d'après cette prophétie tant soit peu apocryphe, doit ressusciter dans sa personne le grand roi Arthur. Depuis le *Tu Marcellus eris* de Virgile, ce genre de flatterie a été permis aux poètes, et celle-ci avait pour circonstance atténuante la présence du Prince au milieu de nous.

Cette pièce est en vers blancs, et d'un très-grand style. La répétition de ce vers et de ses variantes :

« And still shall Arthur sleep in Avallon, »

est d'un bel effet, et soutient la note poétique comme un diapason. On y voit du reste, comme dans d'autres pièces de moindre importance, *Devenish*, *In Memoriam*, *Killynoogan*, le reflet des souve-

---

(1) *The Prophecy of Merlin and other poems*, by John Reade. — Montreal, 1870. — Dawson Brothers, 237 p., small in 8°.

nirs d'enfance de l'auteur. La légende de l'enchanteur Merlin plane encore sur les imaginations celtiques, aussi bien sur le continent que dans les grandes îles.

Plusieurs passages de cette pièce sont d'un tour très-heureux, entre autres celui-ci :

• Then by the memories of his lord, the King  
 Sir Bedivere was quickened into tears,  
 But, like a hoy ashamed to shew wet eyes  
 Before a boy, he passed his mailed hand  
 Athwart his face, and frightened back his grief. •

Le dernier vers, très-difficile à traduire en français, est d'une grande originalité et d'une certaine hardiesse. Cette idée de refouler sa douleur *en l'effrayant* n'est pas de ces choses que l'on trouve partout.

Après la *Prophétie de Merlin*, *Balaam* est la pièce la plus longue du recueil. Le prophète biblique fait pendant à l'enchanteur. La Bible est, du reste, une des sources où s'inspire M. Reade ; il y ajoute les grands poètes de l'antiquité et des temps modernes.

Ce n'est pas de lui que l'on pourrait dire comme Victor Hugo d'un jeune homme blasé :

On ne le vit jamais s'abreuver à ces ondes,  
 Qu'Homère et Shakespeare épanchent si profondes.

Ses études sur les poètes ont dû être considérables, et quelques-unes de ses meilleures pièces se trouvent dans la seconde partie de son recueil, qu'il a modestement intitulée : « *Essays in translation.* » Homère, Eschyle, Virgile, Horace, Ovide figurent dans cette petite galerie, et ne s'y déplairaient pas trop s'ils s'y voyaient sous le costume anglo-saxon dont ils ont été si habilement revêtus. A la suite des fragments traduits ou écrits de ces grands auteurs, on trouve *La feuille* d'Arnaud, la dernière élégie d'André Chénier, *Le Lac* de Lamartine, et *le Juif errant* de Béranger, qui clot le volume, et dans sa course paraît chasser devant lui tous les grands souvenirs historiques et poétiques évoqués dans ces pages.

Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire la première de ces pièces traduites du français. Cette pauvre *feuille, de sa tige détachée*, est peut-être un peu bien flétrie à l'heure qu'il est ;

elle a fait, de recueil en recueil, presque autant de chemin que le Juif errant en a fait dans le monde. Cependant on la trouvera encore assez fraîche et rajeunie sous le souffle de notre poète. Comme bon nombre de nos lecteurs savent l'original par cœur, il leur sera facile de le collationner avec la traduction.

• From thy branchlet torn away,  
Whither, whither dost thou stray,  
Poor dry leaf? — I cannot say.  
Late the tempest struck the oak  
Which was hitherto my stay.  
Ever since that fatal stroke,  
To the faithless winds a prey,  
Not a moment's rest I gain.  
From the forest to the plain  
I am carried by the gale.  
Yet I only go the way  
That the rose leaf shuns in vain,  
And where laurel leaves grow pale. •

Nous ne sommes pas assez juge de la poésie anglaise pour affirmer que l'harmonie et la correction de ces vers soient aussi grandes que celles de l'original ; mais la traduction, presque littérale, est à la fois d'une exactitude et d'un naturel charmants

H. V.

— *A continuer*

## REVUE EUROPÉENNE

---

Décidément il y a un temps d'arrêt dans l'excellente veine de lord Beaconsfield, que je célébrais dans l'avant-dernière revue. Voilà l'Angleterre avec bientôt trois guerres sur les bras : celle des Zulus, celle de l'Afghanistan et une troisième qui se prépare dans le Birman.

La dernière livraison du *Nineteenth Century*, l'une des revues anglaises les plus importantes, que j'ai sous les yeux, n'est pas encourageante. L'on en jugera par le titre de quelques-uns de ses articles : *Un grave problème à résoudre*, — c'est celui des grèves d'ouvriers, — *La banqueroute de l'Inde*, *La folie augmente-t-elle parmi nous?* et *La guerre des Zulus*. Aucun des auteurs de ces articles n'est optimiste ; il est vrai que, bien que le *Nineteenth Century* ait la prétention d'être surtout une revue de *tous les talents*, une revue éclectique dans son ensemble, la grande majorité de ses écrivains appartient à l'école politique et sociale de M. Gladstone.

M. Gladstone lui-même y figure assez souvent. Il a précisé un long article sous sa signature dans cette même livraison. Il ne s'y occupe cependant ni de lord Beaconsfield, ni de l'Afghanistan, ni des Zulus, ni de la banqueroute de l'Inde, ni du Birman. C'est qu'il a une passion plus forte encore que sa haine pour le premier ministre — son amour pour Homère, le vieil Homère, que si peu de gens, hélas ! chérissent de nos jours.

Son article est le second d'une nouvelle série de très-curieuses études sur un sujet qui lui a déjà fourni trois gros volumes in 8°.

Dans une livraison précédente il traitait des idées qu'Homère avait sur la lumière et sur les couleurs, ce qui paraîtra étrange peut-être à mes lecteurs, mais moins encore que le titre du second article : *On epithets of movement in Homer*, c'est-à-dire de la manière dont Homère varie et proportionne les adjectifs dont il se sert pour exprimer un mouvement, une progression quelconque. M. Gladstone a eu la singulière idée de représenter par des formules algébriques les rapports qu'ont entre eux les divers degrés de vélocité, d'intensité locomotrice, d'énergie phy-

sique ou morale qu'expriment ces diverses épithètes. On le voit, les scolastes d'autrefois sont distancés, enfoncés même.

Un de ces adjectifs les plus puissants, c'est *obrimoergos*. Il se prend en mauvaise part le plus souvent, et c'est, paraît-il, alors un des plus gros mots de la langue grecque. Cela veut dire : *se livrer avec violence à des actes répréhensibles* (1). Ce mot indique l'idée d'un grand poids combinée avec celle de mouvement, la première l'emportant de beaucoup sur la seconde.

On ne peut s'empêcher de croire que M. Gladstone, lorsqu'il s'adonnait à cette étude, a dû rêver aux épithètes que lui et son illustre adversaire, lord Beaconsfield, ont échangées dans leurs luttes politiques de l'année dernière, où ils ne se sont guère ménagés. En a-t-il formulé la valeur algébriquement, et s'est-il démontré à lui-même par  $A + B$ , qu'il n'était pas resté endetté envers le premier ministre ? Sinon, que ne s'empresse-t-il de l'appeler *obrimoergos* ? Cela ne manquerait pas de produire un bel effet sur la Chambre des Communes, qui jusqu'ici est restée sous le charme du négociateur de Berlin.

Un homme qui n'a pas été jugé suffisamment *obrimoergos* par les *obrimoergoi* de l'extrême gauche, c'est M. de Marcère. Le fait d'avoir supprimé le crédit que le conseil municipal de Paris avait voté pour venir au secours des communistes, l'avait rendu particulièrement odieux aux intransigeants ; ils se sont vengés sur lui des victoires remportées par le ministère dans les deux questions de l'amnistie et de la censure des anciens ministres du maréchal MacMahon, responsables de son coup d'autorité du 16 mai, et il a été lâchement sacrifié par ses collègues. M. Waddington inaugure mal son administration. Il fait là un jeu que lord Beaconsfield appellerait *to feed wild beasts*, — nourrir des bêtes féroces. Ce métier a cela de particulièrement dangereux, que l'on finit souvent par être avalé soi-même en guise de pousse-café.

Déjà l'on parle de la résignation de ce premier ministre, qui ne tardera pas à aller rejoindre ses anciens collègues dans les limbes, où la meilleure des républiques a déjà envoyé un si grand nombre de ses gouvernants. Cette fois on exigerait de M. Gam-

---

(1) M. Gladstone dit que le mot des langues modernes qui se rapproche le plus d'*obrimoergos* est l'italien *prepotente*. Nos bons *habitants* disent : il est bien *opulent*, ou il est bien *marabout*, ou encore il est bien *fantasque*. Ils ont plusieurs autres synonymes qui sont tous des adjectifs détournés de leur sens propre. Il est probable que le latin *opprimere* vient du grec *obrimos* ce qui se rapporte bien au sens physique indiqué.

betta qu'il prenne enfin le pouvoir, dont il dispose comme par une espèce de commandite depuis déjà si longtemps. Les droites ne demanderont pas mieux, espérant que ce sera là le commencement de la fin. Le centre gauche et une bonne partie de la gauche, ahuris, ne sachant plus à quel saint ou à quel diable se vouer, veulent aussi en finir. Enfin le reste de la gauche et l'extrême gauche surtout sont impatients d'avoir leur Gambetta sous la main... pour le briser sans doute, et voir ce qu'il y a dedans, comme font les enfants de leurs jouets.

Assez naturellement le rusé Génois n'est pas pressé ; il aime autant attendre, pour lui succéder, que M. Grévy aille rejoindre le maréchal MacMahon.

Il y a cependant une considération qui pourra le contraindre à se risquer enfin dans la barque trop fragile qui porte la fortune de la république. Il a été mieux remplacé sur les bancs de la gauche qu'il ne l'espérait. M. Clémenceau s'annonce déjà comme un *leader* sérieux, et menace de devenir un rival.

En attendant, M. Jules Ferry a proposé une loi sur l'instruction publique, et exposé son programme. Le ministre a déclaré, entre autres choses, que les instituteurs *étrangers* ne seraient plus tolérés. Cela menace évidemment les Jésuites et peut-être aussi d'autres ordres religieux. Voilà un morceau délicieux, — j'allais dire un morceau de roi, — à servir aux *wild beasts*. Après les universités catholiques, après les Jésuites, autre chose encore. Et après ? Après, ce sera le déluge... un déluge de feu et de sang, à moins donc qu'une réaction salutaire ne se fasse enfin, que les honnêtes gens de tous les partis, oubliant leurs anciennes rancunes, ne s'unissent une bonne fois pour échapper au cataclysme. C'est malheureusement ce qu'ils n'ont jamais su faire. Dieu sait cependant si les occasions leur ont manqué !

Eh bien ! avec tout cela, ce n'est pas cette terrible perspective, non plus que la peste qui de l'Orient menace les rives de la Méditerranée et par là toute l'Europe, qui dans ces derniers jours a le plus occupé nos Athéniens modernes. C'est un spectacle dont Alcibiade n'aurait pas voulu pour son chien, ce chien qui occupait si fort les badauds de la vieille Athènes : c'est l'*Assommoir* de M. Emile Zola, transporté du roman sur le théâtre.

Et cependant M. Emile Zola avait fait de son mieux, on dirait, pour ameuter contre lui la plus puissante des cabales. Dans ses lettres à un journal russe, il s'était moqué imprudemment de tous ses confrères en littérature, les plus voisins comme les plus

éloignés de son déplorable genre. N'importe, la pièce a fait fureur, par cela seul qu'elle était ignoble comme le roman lui-même. On a même trouvé, dans la sensation qu'elle a produite quelque chose de la grande guerre des classiques et des romantiques, quelque chose de la première représentation d'*Hernani*. Certes, du *Cid* à *Hernani* quelle distance ! mais d'*Hernani* à *l'Assommoir* quel abîme !

Dans un roman qu'il a intitulé *Le troisième dessous*, M. Jules Clarétie prédit le *trivialisme* comme devant succéder au *naturalisme*, lui-même héritier très-légitime du *réalisme*, qui avait enterré le *romantisme*. Quoique Emile Zola ait pris pour drapeau le *naturalisme*, c'est bien et dûment le *trivialisme* qu'il a installé dans le roman et au théâtre. Si bas que soit le *Troisième dessous* de Clarétie, *l'Assommoir* est encore bien plus bas. C'est pour le moins un *sixième dessous*.

Lorsqu'on voit la littérature descendre ces rampes dégouttantes, on salue avec une plus grande tristesse le départ des esprits élevés et délicats, dont le nombre devient de plus en plus rare.

Je suis un peu en retard avec la nécrologie européenne, et, seulement pour l'avoir négligée pendant deux revues consécutives, je me trouve avec une vingtaine de morts plus ou moins illustres sur les bras.

Je me bornerai à la France, et même là je ne prendrai que le dessus du funèbre panier, où je trouve cette fois une princesse, deux académiciens, un ancien homme d'Etat, deux médecins et physiologistes célèbres, un sculpteur, un caricaturiste et un auteur dramatique. Nous suivrons, si vous le voulez bien, cette liste à rebours.

Louis-François Clairville, dont le véritable nom était Nicolaï, fils d'acteur et acteur lui-même, voulut comme Molière devenir auteur dramatique. Cela est assez naturel. Les acteurs rêvent toujours de Molière et de Shakespeare ; les typographes, de Franklin.

Clairville n'a pas composé moins de six cents ouvrages ; il n'y a pas là de chefs-d'œuvre, mais il y a partout de la verve et de la gaieté.

Il a eu le mérite, si mérite il y a, de créer un genre nouveau, celui des *revues d'années*. *Mil huit cent trente-six dans la lune* a été la première de ces pièces étranges, qui sont pour les Parisiens ce que les *Féeries de la semaine de Noël* sont pour les habitants des bords de la Tamise.

Clairville était né à Lyon en 1811 ; il a été pendant près de quarante ans le pourvoyeur de plusieurs petits théâtres.

Daumier avait juste un an de plus ; Marseille lui a donné le jour. Dans un autre genre, il était, aussi lui, un de ces hommes indispensables aux Parisiens, un de ceux qui les amusent. Il excellait dans la charge, et peu d'illustrations contemporaines ont échappé à son crayon moqueur. Les ressemblances étaient frappantes, tristement pour les victimes, gaiement pour le public.

Il débuta au *Charivari* par la célèbre série des *Robert Macaire*. C'est à lui que l'on doit celles des *Divorceuses*, des *Femmes socialistes*, des *Philanthropes du jour*, etc. ; Cham et Gavarni furent ses rivaux.

Préault, quoique sculpteur et par conséquent voué à des œuvres plus graves que la caricature ou le vaudeville, appartenait cependant par l'esprit à la même famille.

« Il fut, dit la *Revue du Monde catholique*, aussi et avant tout peut-être, un homme d'esprit, dont les bons mots ont défrayé le *Nain jaune* d'autrefois, le *Figaro* d'aujourd'hui et vingt autres journaux. »

Il était de la race de ces gens qui plaisantent jusqu'au bout.

« Quand il vit enfler ses jambes, dit la même revue, il se rappela les statues naïves qui ornent les porches de certaines cathédrales.

— « Tiens, s'écria-t-il, j'ai des jambes du treizième siècle ! »

« Il a été enterré au cimetière du Père Lachaise, après un service funèbre célébré à *Notre-Dame des Champs*.

« Quoiqu'il évitât d'aborder les questions religieuses, il n'était pas *incroyant*. Quelque temps avant sa mort, il était allé, en compagnie d'un ami dévoué, visiter la tombe de ses parents ; après avoir jeté de pieuses couronnes sur la pierre tombale, il dit tout à coup à son ami :

« Tu sais, je ne veux pas que l'on m'ensefouisse..... je veux passer par l'église, comme ceux que j'ai aimés... et qui sont là !

« Restons sur cette bonne parole et espérons que Dieu aura tenu compte à Préault, sinon d'avoir eu presque autant d'esprit que Voltaire, du moins de ne l'avoir pas employé de la même façon que le patriarche de Ferney. »

Préault avait soixante-neuf ans : il était né à Paris de boutiquiers établis près de la Halle aux blés. Son *Jacques Cœur* et quelques autres de ses statues sont placés au premier rang parmi les œuvres de la sculpture contemporaine.

Il y a certes loin de ces hommes frivoles et légers aux graves et savants médecins Tardieu et Chauffard, bien que certains profanes prétendent que, comme les anciens aruspices, deux médecins ne peuvent se rencontrer sans rire de notre crédulité. Il serait plus juste de dire que la gaieté et le rire font quelquefois les meilleures cures.

Tardieu s'était distingué surtout dans la médecine légale, et particulièrement dans les célèbres procès de la Pommeraye et d'Armand. Nommé en remplacement de M. Royer, qui avait été sifflé par les étudiants, il dut lui aussi se retirer devant des démonstrations semblables, à la suite de son témoignage dans le procès Bonaparte. Chauffard, qui devait le suivre si prochainement, a prononcé de nobles paroles sur sa tombe.

Chauffard était spiritualiste ; comme Tardieu il eut l'honneur d'être sifflé par les *irrépressibles* carabins qui veulent, à tout de reste, justifier le reproche adressé à tous les médecins par Napoléon à Sainte-Hélène.

Tout dernièrement encore, il publiait, dans la *Revue des Deux Mondes*, une étude savante et intéressante sur les travaux du grand physiologiste Claude Bernard, que la mort venait d'enlever.

Presque tous les écrivains français meurent à un âge assez avancé et la plume à la main. Ça été le cas pour les deux académiciens de Sacy et Saint-Réné Taillandier. Le dernier venait justement de réunir en deux volumes les charmantes études qu'il avait publiées dans la *Revue des Deux Mondes* sur l'histoire d'Angleterre dans notre siècle, et la dernière livraison de cette publication contenait encore un bel article signé de lui sur les poésies de Victor de Laprade. L'élégance et la correction du style, la sobriété et la modération dans les jugements distinguent cet écrivain, un des plus délicats et des plus agréables de notre époque.

M. de Sacy, né à Paris en 1801, était le fils du célèbre orientaliste du même nom. Il a occupé pendant de longues années la première place parmi les écrivains du *Journal des Débats*. Il a publié en deux volumes les plus remarquables de ses essais littéraires. On lui doit d'excellentes éditions des *Œuvres de saint François de Sales* et des *Lettres de Madame de Sévigné*, ainsi que de la traduction de *l'Imitation* par Michel de Marillac. Toutes sont chères aux bibliophiles.

M. Magne et la princesse Murat étaient peut-être moins connus que les autres personnages dont nous venons de parler.

Le premier était né à Périgueux, en 1806 ; il débuta au barreau en 1831, fut élu député en 1843, et fit partie de plusieurs ministères sous la seconde république et sous le second empire. Il fit un acte qui honore sa mémoire, en remettant son portefeuille plutôt que de consentir à la saisie des biens de la famille d'Orléans. On se rappelle que ce fut une des premières et des plus déplorables erreurs de Napoléon III. On cite un mot sanglant d'une dame orléaniste à ce sujet : « Voyez-vous, dit-elle, c'est le *premier vol de l'aigle !* »

La princesse Caroline Murat tenait de près aux aigles du premier empire. Elle était la veuve du second fils du roi de Naples. Elle était née aux Etats-Unis, d'une famille de descendance écossaise. Elle a figuré avec son mari à la cour de Napoléon III, où elle faisait revivre le nom de *Caroline*, qui, par une agréable coïncidence, se trouvait parmi ses prénoms. Depuis la chute du second empire, elle vivait dans la retraite la plus absolue. Elle laisse trois fils et deux filles, dont la plus jeune, Anne, a épousé avec grand éclat, en 1865, et au grand scandale des salons légitimistes, le comte Antoine de Nouailles, duc de Mouchy.

A tous ces noms, je me permettrai d'ajouter celui d'un de nos meilleurs poètes canadiens, M. Octave Crémazie, décédé au Havre, où il vivait depuis plusieurs années.

Ses poésies les plus remarquables sont *Le vieux soldat canadien*, composé à l'occasion de la présence dans le port de Québec du premier vaisseau de guerre français qui y soit venu depuis la conquête, et le *Drapeau de Carillon*, chant si populaire au Canada et qui n'est pas tout à fait inconnu en France. *Les Morts*, qu'il ne faut pas confondre avec la *Promenade de trois morts*, mériterait, à mon avis, la seconde sinon la première place dans l'œuvre de notre compatriote. Toutes ses pièces, du reste, ont un grand mérite ; elles ont de la noblesse dans l'expression, un souffle patriotique qui contribuera à les faire vivre, enfin une facture harmonieuse et pour bien dire racinienne.

Deux de nos poètes, MM. Fréchette et Le May, doivent publier prochainement un recueil de vers en son honneur, lequel aura pour titre : *Le Tombeau de Crémazie*.

Il serait de plus à désirer que l'on réunît ses poésies en un volume, ce qui n'a pas encore été fait ; il a dû en laisser d'inédites, qu'il serait intéressant de comparer avec celles que nous connaissons déjà.

P. C.

Montréal, 27 février 1879.

# CHRONIQUE MUSICALE

---

## L'OPÉRA ITALIEN

---

Montréal ne s'était encore jamais trouvé à pareille fête. Pour la première fois, nous avons un orchestre ! Pour la première fois, nous avons des chœurs ! Pour la première fois, nous avons des cantatrices !... Et tout cela, très-bon, magnifique, admirable, digne d'une scène européenne !...

Les chœurs étaient justes ! L'orchestre était juste ! Les solistes étaient justes ! Tout était juste !

Il était donc bien vrai que nous étions enfin traités comme des Parisiens, des Viennois ou des Londoniens !...

Et cependant,— le croiriez-vous, lecteurs ?—il s'est trouvé des critiques... pas du tout critiques ; musiciens ?... encore moins !

Je ne m'attarderai pas à discuter les opinions de ces mécontents.

A quoi bon, d'ailleurs, reprocher à Kellog la monotonie de son jeu ? Pourquoi maugréer contre certaines faiblesses de Cary et l'absence totale de style chez Conly ?... L'éclat des qualités de l'ensemble ne suffit-il pas pour voiler quelques ombres ?

Remercions donc l'heureux spéculateur, l'aimable impresario qui est venu faire les délices de la cité pendant quatre soirées consécutives ; remercions celui qui nous a fait entendre *Aida* et *Carmen*, et qui nous a donné l'occasion d'applaudir Litta et Pantaleoni.

La salle Ventadour eût admiré notre Amonasro ; la salle Favart aurait peu de rivales à opposer à notre Philine.

*Aida*, l'œuvre capitale de la saison opératique, est le dernier opéra de Verdi. L'auteur, convaincu de la platitude du style italien moderne, a voulu sortir de l'ornière, en traitant le grand

opéra tel que le comprennent aujourd'hui les compositeurs français et allemands.

Après avoir débuté dans cette nouvelle voie sans grand succès, par *Don Carlos*, Verdi a, enfin conquis un nom immortel dans *Aïda*, chef-d'œuvre calqué, quant à la coupe, sur le programme de Wagner, et dans lequel l'esprit dramatique, la couleur locale et l'expression se jouent avec un tempérament où perce de temps en temps le souvenir du *Trouvère* et de *Rigoletto*.

Les anti-wagneriens ont-ils assez crié quand ils virent Verdi, le grand maître italien, le mélodiste suprême du jour, s'aventurer dans les eaux bourbeuses du grand maître allemand !... C'en était fait de la mélodie !... du chant !... de l'harmonie !... C'en était fait de l'expression et de la clarté !..... Verdi allait nous revenir avec une espèce de *Niebulingen* ou de *Rheingold* !... c'est-à-dire, une partition d'où il ne pourrait sortir que du bruit, un tintamarre scandaleux !... On allait voir la vérité et la logique déloger devant la convention et le mauvais goût !... N'avait-on pas raison de gémir sur la décadence de l'art ? Verdi donnait raison à Wagner !... N'était-ce pas abominable ?... Vous imaginez-vous ce grand maître qui ose faire de la musique d'après ses goûts à lui, comme s'il n'avait pas le public devant lui pour le conseiller et lui montrer la route !...

Sans écouter ces clameurs, Verdi se met au travail et s'élève du premier coup au plus haut rang des maîtres italiens. *Aïda* et le *Requiem* sont deux œuvres qui prennent leur place dans le répertoire classique, et que tous les musiciens devront consulter comme on consulte la partition du *Prophète*, ou une symphonie de Beethoven.

Le *Trouvère* et *Rigoletto* tôt ou tard périront, parce que, à part quelques pages, ces partitions n'ont pas les qualités viriles, l'équilibre parfait, l'unité qui constitue le mérite par excellence d'un ouvrage.

*Aïda* empêchera que le nom de Verdi ne s'oublie. *Aïda* prend place à côté de l'*Armide* et de l'*Alceste* de Gluck, de la *Vestale* de Spontini, de la *Damnation de Faust* de Berlioz.

C'était, il faut l'avouer, passablement raide pour notre public canadien, peu préparé à de semblables mélodées et à un emploi si restreint de la cadence parfaite.

L'auditoire était tout surpris, en sortant, de ne pouvoir pas chanter un des airs de la partition.

Aussi, s'est-il vengé le lendemain ! Les couplets du *Toreador*, murmurés par tous ceux qui sortaient, formaient un concert qui s'est continué fort tard dans les rues, et dont l'écho s'est même prolongé pendant plusieurs jours. Le charmant auteur de *Carmen*, ce pauvre défunt Bizet, s'est vu reprocher avec sévérité, par beaucoup de critiques, ces couplets si aimés du public, auxquels on trouvait, avec raison, une forme et un rythme par trop vulgaires.

Quant au reste de la partition, c'est gracieux, élégant, travaillé, ciselé au possible !... autant que peut le comporter cette forme musicale qu'on nomme *Opéra comique*, et qui tend, comme tous les genres bâtards, à disparaître de jour en jour.

Déjà l'opérette veut agrandir sa forme. Déjà MM. Lecocq, Planquette, etc., se sont élevés, et comme esprit et comme imagination et comme orchestration, fort au-dessus de signor Offenbach et même de l'Opéra comique du dernier siècle.

Si l'opérette devient opéra comique, il est naturel que l'opéra comique devienne Grand Opéra, et que le Grand Opéra, tel que compris jusqu'à ces derniers temps, revête une forme plus grande, plus noble, plus idéale : celle qui fut rêvée par Wagner et suivie par Verdi, Berlioz, Raff, etc. ; acceptée par Saint-Saens, Franck, Gevaert, et la presque totalité de tous les grands compositeurs d'aujourd'hui.

*Carmen* a été fortement discutée à Paris. Les *progressistes* et les *arriérés* se sont livrés une grande bataille ! Les derniers surtout, qui voient leur école de plus en plus délaissée, ont déversé toutes sortes d'injures sur le nouveau-né de notre jeune maître français. Leurs clameurs, jointes à la nature un peu risquée du livret, avaient presque réussi à effaroucher nos bons bourgeois de la salle Favart !...

Ces grands partisans de la mélodie nulle, vide et triviale, facile — comme ils disent, — se frottaient déjà les mains d'une façon tout artistique, se félicitant d'avoir terrassé l'ennemi, quand, — O retour des choses d'ici-bas ! — le télégraphe leur apprend que *Carmen* est en répétition à Bruxelles, à Londres, à Vienne, à Berlin, à Milan, etc. ! Leur douleur fut navrante. Commander à Paris et ne pouvoir être maîtres du monde entier !... Pauvres gens !... Mais que de déceptions semblables les attendent encore !...

*Mignon*, qu'ils acceptent aujourd'hui, est pourtant très-audessus, des ouvrages de l'orgueilleux Grétry, qui croyait avoir trouvé le dernier mot de la musique, et qui disait, avec une assurance toute bouffonne, qu'on ne pourrait pas aller plus loin!... *Mignon*, par le sujet et par la musique, — comme *Carmen*, — est plutôt un opéra de genre qu'un opéra comique. Eh bien!... et *Mireille*, et *Sapho*, et *Romeo et Juliette*, et *Zampa*, et le *Pardon de Ploërmel*. et l'*Etoile du Nord*?..... Tous ces ouvrages, représentés à l'Opéra comique, ne sont guère comiques et forment cependant le fond du répertoire de ce théâtre!... Pauvres mélodistes, — *franco-italiens*, — doivent-ils assez maugréer contre M. Carvalho!...

*Mignon*, joué le dernier soir, a été rendu avec une sorte de hâte et avec plusieurs coupures très-regrettables. Nous sommes tellement touché par la richesse du personnel de M. Strakosch et le soin avec lequel, — jusque là, — ce personnel avait accompli sa tâche, que nous ne nous sentons pas le courage de faire entendre une note discordante au milieu des éloges. Nous irons même jusqu'à féliciter le public de n'avoir pas traité M<sup>lle</sup> Cary et M. Westberg comme on vient de traiter Patti et Nicolini.

Ces deux artistes jouaient dernièrement *Rigoletto* au San Carlo de Naples. Ne s'avisent-ils pas, sous prétexte de longueur et de fatigue, de passer des duos et des cavatines!!... Ah! Mais, les Napolitains savent leur *Rigoletto* par cœur et entendent en avoir pour leur argent. Aux sifflets succéda une pluie de projectiles plus ou moins désagréables, composée surtout des rebuts de la faune italienne!... On baissa le rideau. Patti et Nicolini disparurent, oubliant que leur engagement n'était pas terminé!... De là action en dommages de la part du directeur!...

Les Montréalais se sont montrés plus calmes et plus sages, et ils ont bien fait.

La troupe Strakosch est voyageuse et ne s'appartient pas. Ne tenons pas les artistes responsables des fautes de leur impresario. Oublions cet incident tout à notre désavantage; et plaignons ces artistes ambulants dont les cordes vocales doivent lutter contre tant d'intempéries!...

Entreprendre une appréciation de chacun des artistes qui ont paru dans ces quatre soirées serait trop long.

Nous dirons, comme résumé, que Litta est à la tête du personnel féminin, comme Pantaleoni est à la tête du personnel masculin. Litta ressemble à l'Albani comme Bruxelles ressemble à

Paris. Avec quelques années d'expérience en plus, elle prendra une place très-élevée parmi les célébrités musicales.

Pantaleoni, comme voix, comme chant et comme action, s'est montré supérieur dans tout, surtout dans *Aïda*.

Kellog et Cary ont détruit, nous en sommes heureux, la mauvaise impression qu'elles avaient laissée après leur concert du mois d'octobre dernier.

M. Adams a la puissance et l'autorité nécessaires pour les grands rôles qu'il entreprend. M. Westberg a un style charmant et chante bien. M. Lazarini a beaucoup de feu, voilé cependant par une voix qui manque de force et d'ampleur.

Dût M. Strakosch faire encore des coupures, nous l'appelons à grands cris. Le public l'acclamera certainement encore. Seulement, au lieu de *Lucia*, pourrait-on nous donner, — comme à Toronto, — une audition du *Faust* de Gounod ?

GUILLAUME COUTURE

---

# UNE RENCONTRE FORTUITE

## I

### EN REMONTANT LE SAGUENAY

Sur le gaillard d'avant du bateau à vapeur qui devait laisser Québec le mardi, à sept heures du matin, miss Kitty Ellison attendait le moment joyeux du départ, tranquillement assise, et sans manifester trop d'impatience; car, en réalité, si l'image du Saguenay n'eût brillé devant elle avec toutes ses promesses, elle aurait trouvé le plus grand des bonheurs à contempler simplement le Saint-Laurent et Québec.

Le soleil versait une lumière chaude et dorée sur la Haute-Ville ceinturée de murs grisâtres, et sur le pavillon de la citadelle endormi le long de sa rampe, tout en lustrant d'un rayon ami les toits en fer-blanc de la Basse-Ville. Au sud, à l'est et à l'ouest s'échelonnaient des monts à teinte violette et des plaines parsemées de maisons blanches, avec des effets d'ombres et de rayonnements humides capables de réjouir le cœur le plus morose. A deux pas, le fleuve berçait mille embarcations de toutes sortes, et se perdait mystérieusement, dans le lointain, sous des couches de vapeurs argentées. De légers souffles brumeux, ainsi que des flammes aériennes et incolores, s'élevaient de la surface de l'eau dont les profondeurs mêmes semblaient tout imprégnées de lueurs chatoyantes. A mi-distance, un gros navire noir levait son ancre en déployant ses voiles, et la voix des matelots arrivait douce et triste, et pourtant pleine d'un charme étrange, aux oreilles de la jeune fille pensive, dont le rêve suivait le vaisseau dans sa course autour du monde, et revenait instantanément sur le pont du vapeur qui devait la conduire au Saguenay.

Elle était un peu penchée sur elle-même, les mains tombantes sur ses genoux, et ses pensées vagabondes voltigeaient, suivant leur caprice, de souvenirs en espérances, autour d'une idée principale : la conscience d'être la plus heureuse des jeunes filles, favo-

risée au delà de ses désirs et de son mérite. Être partie comme elle de chez soi, pour une simple promenade d'une journée à Niagara, et avoir pu, grâce à la garde-robe d'une cousine, s'aventurer jusqu'à Montréal et Québec ; être sur le point de voir le Saguenay, avec la perspective de revenir par Boston et New-York : c'était, à ses yeux, plus qu'un être humain pouvait envier ; et, comme elle l'avait écrit à ses cousines, elle aurait voulu faire partager son bonheur à toute la population d'Eriécreek. Elle était bien reconnaissante au colonel Ellison et à Fanny pour toutes ces belles choses ; mais comme ceux-ci étaient en ce moment hors de vue, à la recherche de cabines, elle n'associait point leur pensée au plaisir que lui faisait éprouver cette scène du matin. Elle regrettait plutôt l'absence d'une certaine jeune dame avec laquelle ils avaient voyagé depuis Niagara, et à qui elle aurait voulu en ce moment communiquer ses impressions.

Cette dame était M<sup>rs</sup> Basil March, de Boston ; et bien que ce voyage fût son *tour de noces*, et qu'elle aurait dû être absorbée par la présence de son mari, elle et miss Kitty s'étaient juré une amitié de sœur, et s'étaient promis de se rencontrer bientôt à Boston, chez M<sup>rs</sup> March elle-même. En son absence, maintenant, Kitty songeait à l'amabilité de son amie, et se demandait si tous les habitants de Boston étaient réellement comme elle, affables, affectueux et charmants. Dans sa lettre, elle avait prié ses cousines de dire à son oncle Jack qu'il n'avait aucunement surfait le mérite de la population de Boston, à en juger par monsieur et madame March, et que ceux-ci l'aideraient certainement à remplir ses instructions, à son arrivée dans cette ville.

Ces instructions sembleraient sans doute hétéroclites à qui ne saurait rien de plus concernant cet oncle Jack ; mais elles paraîtront, je l'espère, plus naturelles quand nous connaissons un peu mieux le personnage en question. La famille Ellison, originaire de la Virginie occidentale, était venue se fixer dans le nord-ouest de l'Etat de New-York, le Dr Ellison — que Kitty appelait sans façon son oncle Jack — étant trop *abolitioniste* pour vivre dans un Etat esclavagiste avec sûreté pour lui-même et tranquillité pour ses voisins. Dans sa nouvelle demeure, le docteur avait vu grandir trois garçons et deux filles, auxquels, plus tard, étaient venue se joindre Kitty, l'unique enfant de son plus jeune frère, qui s'était d'abord établi dans l'Illinois, puis, — grâce à la déveine ordinaire aux journalistes de la campagne, — au Kansas, où, comme membre du *Free State party* (parti de

l'affranchissement), il était tombé mortellement frappé dans une bagarre de frontière. Sa mère était morte quelque temps après, et le cœur du Dr Ellison s'était incliné avec tendresse sur le berceau de l'orpheline. Elle lui était plus que chère, elle lui était sacrée comme l'enfant d'un martyr de la plus sainte des causes, et toute la famille l'entoura de son amour. L'un des garçons l'avait amenée toute petite du Kansas, et elle avait grandi au milieu d'eux comme leur plus jeune sœur. Pourtant le docteur, par un tendre scrupule, ne voulant pas usurper dans la pensée de l'enfant une place qui ne lui appartenait pas, ne lui avait point permis de l'appeler son père ; et pour obéir à la règle qu'elle imposa bientôt à leur affection, tout le monde finit par l'appeler comme elle, l'oncle Jack.

Cependant la famille Ellison, tout en chérissant la petite cousine, ne la gâtait pas inutilement, — ni le docteur, ni ses fils plus âgés, qu'elle appelait *les garçons*, ni les cousines, qu'elle appelait *les filles*, bien qu'elles fussent déjà de grandes personnes à son arrivée parmi elles. L'oncle en avait fait sa favorite, et c'était sa meilleure amie. Elle l'accompagnait dans ses visites professionnelles, jusqu'à ce qu'elle devint, aux yeux des gens, une partie aussi intégrante de l'équipage du docteur que son cheval lui-même.

Il l'instruisait dans les idées extrêmes, tempérées de bonne humeur, qui formaient le fond de son caractère et de celui de sa famille. Tous aimaient Kitty et jouaient avec elle, mais aussi la plaisantaient à l'occasion. Ils trouvaient moyen de s'amuser même des sujets sur lesquels leur père n'entendait pas badinage. Il n'y avait pas jusqu'à la cause de l'affranchissement qui ne fût parfois présentée sous un côté risible. Ils avaient plusieurs fois souffert et affronté le danger au service de cette cause, mais nul de ses adversaires ne s'était plus égayé qu'eux à ses dépens.

Leur maison était l'un des principaux refuges des fugitifs noirs, et à chaque instant ils en aidaient quelques-uns à franchir la frontière ; mais *les garçons* revenaient rarement du Canada sans avoir un recueil d'aventures à tenir toute la famille en hilarité pendant une semaine. Le côté comique de leurs protégés était pour eux le sujet d'études particulières, et plus d'un resta vivant dans les souvenirs de la famille, par quelque trait grotesque de caractère ou de physique. Ils avaient entre eux des noms assez irrévérencieux pour chacun de ces conférenciers abolitionnistes

trop sérieux qui ne manquaient jamais de loger chez eux dans leurs tournées ; et ces frères et sœurs, comme ils les appelaient, payaient par tout ce qu'il y avait de risible en eux, les faveurs substantielles qu'ils savaient se faire accorder.

Miss Kitty, ayant les mêmes dispositions naturelles, commença dès l'enfance à prendre part à ces innocentes représailles, et à envisager la vie à travers le même prisme agréable. Mais elle se rappelait un certain visiteur abolitioniste sur qui personne n'avait jamais osé plaisanter, mais que tout le monde, au contraire, traitait avec déférence et respect. C'était un vieillard au front haut, étroit, et orné d'une touffe de cheveux gris rude et épaisse, qui la regardait sous ses sourcils en broussailles avec une flambe bleue dans le regard, qui l'avait prise un soir sur ses genoux, et lui avait chanté : *Sonnez la trompette, sonnez !* Lui et l'oncle avaient parlé d'un certain endroit mystérieux et très-éloigné, qu'ils appelaient Boston, en tels termes, que sa jeune imagination se représentait ce lieu, comme étant à bien peu de chose près, aussi saint que Jérusalem, et comme la patrie de tout ce qu'il y avait d'hommes nobles et bons, en dehors de la Palestine.

Le fait est que Boston avait toujours été le faible du Dr Ellison. Au début du grand mouvement anti esclavagiste, il avait échangé des lettres, — correspondu, suivant son expression, — avec John Quincy Adams, au sujet du meurtre de Lovejoy ; puis il avait rencontré plusieurs Bostoniens à la convention du *Sol Libre*, tenue à Buffalo en 1848.

— Un peu formalistes, un peu réservés, disait-il, mais d'excellents hommes, polis, et certainement de principes irréprochables.

Cela faisait rire les garçons et les filles à mesure qu'ils vieillissaient, et souvent provoquait chez eux certaines parodies fort chargées, de ces formalités des Bostoniens à l'adresse de leur père.

Les années s'écoulèrent. Les garçons partirent pour l'Ouest ; et lorsque la guerre de sécession se déclara, ils prirent du service dans les régiments de l'Iowa et du Wisconsin. Un beau jour, la proclamation du Président affranchissant les esclaves arriva à Eriécreek. Dick et Bob s'y trouvaient en congé d'absence. Après avoir laissé le Dr Ellison donner libre cours à sa joie, Bob s'écria :

— Eh bien, voilà un terrible coup pour le docteur ! Qu'allez-vous faire maintenant, père ? L'esclavage, les esclaves fugitifs et tous

leurs charmes envolés pour jamais, tout vous est enlevé d'un seul coup. Voilà qui est rude, n'est-ce pas? Plus d'hommes ni de frères! plus d'oligarchie sans âme! Triste perspective, père!

— Oh! non, insinua l'une des filles; il reste encore Boston.

— Mais sans doute, s'écria Dick; le Président n'a pas aboli Boston. Vivez pour Boston!

Et depuis lors le docteur vécut en réalité pour un Boston idéal, du moins en tant qu'il s'agit d'un projet jamais abandonné, jamais accompli, de faire quelque jour un voyage à Boston.

Mais en attendant, il y avait autre chose; et comme la Proclamation lui avait donné une patrie enfin digne de lui, il voulait lui faire honneur en étudiant ses antiquités. Dans sa jeunesse, avant que son esprit se tournât si énergiquement vers la question de l'esclavage, il avait déjà un goût assez prononcé pour les mystérieuses constructions préhistoriques de l'Ohio; et chacun de ses garçons retourna au camp avec instruction de prendre note de chaque phénomène de nature à jeter quelque lumière sur cet intéressant sujet. Ils auraient d'amples loisirs pour leurs recherches, puisque la Proclamation, insistait le Dr Ellison, mettait virtuellement fin à la guerre.

Ces hautes antiquités n'étaient qu'un point de départ pour le docteur. Il arrivait de là, par degrés, jusqu'aux temps historiques, et le hasard voulut que lorsque le colonel Ellison et son épouse, en route pour l'est, s'arrêtèrent, en 1870, à Eriécreek, ils le trouvèrent plongé dans l'histoire de la vieille guerre française. Le colonel n'avait pas encore décidé de prendre la route canadienne, autrement il n'aurait pas échappé aux recommandations d'avoir à explorer tous les endroits intéressants de Montréal et de Québec, ayant quelque rapport avec cette ancienne lutte.

Ils emmenèrent Kitty avec eux pour visiter les chutes de Niagara, — qu'elle n'avait jamais vues, sans doute parce qu'elles étaient tout près. Mais aussitôt que le Dr Ellison reçut la dépêche lui annonçant que Kitty devait descendre le Saint-Laurent jusqu'à Québec et qu'elle reviendrait par la voie de Boston, il se mit à son pupitre et lui écrivit une lettre des plus explicites. Pour ce qui concernait le Canada, il ne visait qu'aux points historiques, mais quand il en vint à Boston, son esprit fut étrangement réaboli-tionisé; et sa passion pour les antiquités de l'endroit n'empêcha pas son vieil amour pour la prééminence humanitaire de cette ville de s'enflammer de plus belle.

Il voulait qu'elle visitât Faneuil Hall à cause de ses souvenirs de la révolution, mais aussi parce que c'était là que Wendell Phillips avait prononcé son premier discours contre l'esclavage. Elle devait voir les collections de la Société Historique du Massachusetts, et si la chose était possible certains endroits intéressants de la vieille colonie, dont il donnait les noms ; mais à tous hasards elle devait absolument voir de près ou de loin l'auteur de *Biglow Papers*, le sénateur Sumner, M. Whittier, le Dr Howe, le colonel Higgenson, et enfin M. Garrison. Tous ces personnages étaient aux yeux du Dr Ellison, des Bostoniens dans l'acception la plus idéale du mot, et il ne pouvait pas se les figurer l'un sans l'autre. Peut-être s'imaginait-il qu'il était plus probable que Kitty les verrait tous ensemble, que séparément. Peut-être même étaient-ils moins pour lui des contemporains en chair et en os, que les nombreuses figures d'un grand tableau historique.

« Enfin, je veux que tu te rappelles, ma chère enfant, écrivait-il, que dans Boston tu es non-seulement au berceau de la liberté américaine, mais dans l'endroit plus sacré encore de sa résurrection. Là a pris naissance tout ce qu'il y a de noble, de grand, de libéral, et d'éclairé dans notre vie nationale ; et je suis sûr que tu y trouveras le caractère général de la population marqué au cachet de la plus magnanime démocratie. Si tu pouvais t'enlever quelque chose, ma chère fille, je t'envierais certainement l'avantage que tu as de visiter une ville où l'homme n'est apprécié qu'à sa valeur personnelle, où la couleur, la richesse, la famille, la profession et autres vulgaires et fausses distinctions sociales, sont complètement effacées par le mérite individuel. »

Kitty reçut la lettre de son oncle la veille de son départ pour le Saguenay, et trop tard pour exécuter ses recommandations concernant Québec ; mais en ce qui regardait Boston, elle était bien résolue de se rendre à ses désirs jusqu'aux dernières limites de la possibilité humaine. Elle savait du reste que l'aimable M. March devait être en connaissance avec quelques-uns de ces personnages. Kitty avait la lettre de son oncle dans sa poche et se disposait à l'en tirer pour la relire, lorsque quelque autre chose attira son attention.

D'après l'annonce, le bateau devait partir à sept heures, et il était déjà sept heures et demie. Trois voyageurs anglais arpentaient le pont en face de Kitty avec une certaine impatience, car on savait, grâce au subtil procédé par lequel toute matière d'intérêt public transpire toujours dans ces sortes d'endroits,

que le déjeuner ne serait pas servi avant le départ du vapeur, et ces braves Anglais paraissaient munis de l'appétit qui accompagne toujours les admirables facultés digestives de leur nation ; mais ils avaient aussi une bonne humeur qui ne s'allie pas si généralement avec l'appétit de ces insulaires. L'homme qui portait une élégante casquette de Glengarry ainsi qu'un habillement gris assez commun, donnait un bras à une dame d'un extérieur gai et sans façon, qui paraissait être sa femme, et l'autre à une aimable et jolie jeune fille qui lui ressemblait assez pour être sa sœur. Il marchait rapidement de loing en large, disant qu'il voulait s'ouvrir l'appétit pour le déjeuner. Cela faisait rire les dames tellement que la plus agée, perdant son équilibre, brisa l'un de ses hauts talons de bottines, qu'elle jeta précipitamment par dessus bord. Puis elle s'assit, et bientôt l'attention de nos trois voyageurs se concentra sur le steamer de Liverpool, qui venait d'entrer en rade, et se dirigeait vers son quai, avec tout un peuple de passagers massé sur son gaillard d'arrière.

— Il arrive d'Angleterre, dit le mari, d'un ton expressif.

— Peut-on s'imaginer ! répondit la femme. Passe-moi la lorgnette, Jenny.

Puis, après avoir longtemps examiné le vaisseau :

— Dire qu'il est parti d'Angleterre ! ajouta-t-elle.

Ils regardèrent encore pendant deux ou trois minutes, puis la pensée de la femme se reporta sur le retard de leur propre vaisseau ainsi que sur le déjeuner :

— Et nous, nous ne partons pas à sept heures, vous savez, dit-elle avec cet air d'avoir trouvé quelque chose de neuf, que les Anglais prennent généralement pour débiter leurs lieux communs.

— Non, répondit la jeune fille, nous attendons le bateau de Montréal.

— Songez donc qu'il vient d'Angleterre ! reprit l'autre, dont les regards étaient retournés au steamer de Liverpool.

— Le voici, le steamer de Montréal, s'écria le mari ; il double la pointe là-bas. Voyez-vous la fumée ?

Il montrait quelque chose dans le lointain avec sa lorgnette, et tâchait de percer le brouillard qui flottait à l'horizon.

— Non, pardieu ! c'est une scierie qu'on aperçoit sur la rive.

— Oh ! Harry ! exclamèrent les deux femmes avec un accent de reproche.

— Ma foi, que voulez-vous ? reprit-il ; je n'ai pas changé le bateau en moulin à scier. Il faut croire que ça toujours été un moulin à scier.

Une demi heure plus tard, lorsque le vapeur de Montréal apparut véritablement, les deux femmes persistèrent à le prendre pour une scierie, jusqu'à ce qu'il se montrât tout entier en plein chenal. Leur propre embarcation remonta le courant à son approche ; les deux masses flottantes se heurtèrent ; il y eut quelque frottement ; puis on jeta une passerelle entre les deux. Un jeune homme mis avec élégance était là prêt à monter sur le bateau du Saguenay, ayant à ses côtés un commissionnaire chargé d'une lourde malle. Il paraissait être seul à s'embarquer.

Nos trois Anglais, penchés sur le bastingage, regardèrent un instant le nouveau venu d'un air de mécontentement prononcé.

— Sur ma parole ! s'écria la plus âgée des deux femmes, avon-nous attendu si longtemps pour un seul homme ?

— Chut ! Edith, interrompit la plus jeune ; c'est un Anglais !

Tous trois reconnurent tacitement le droit d'un Anglais, non-seulement de faire attendre un vaisseau, mais d'arrêter tout le système solaire, s'il possède un billet de passage pour n'importe quelle planète du firmament ; et cela, pendant que M. Miles Arbuton, de Boston, Massachusetts, passait commodément d'un vapeur à l'autre. Il avait plus d'une fois été pris pour un Anglais, et l'erreur de ces bonnes gens, s'il l'eût connue, ne l'aurait aucunement surpris. Peut-être même aurait-elle eu pour effet d'adoucir un peu le jugement qu'il porta sur eux quand il les aperçut en face de lui à la table du déjeuner. Mais il n'en savait rien, et il les prit pour des Anglais assez communs, avec certains airs de chanteurs ou d'acteurs de profession. Au lieu d'une toilette de voyage, la jeune fille portait une robe d'un bleu vif et clair ; et au-dessus de ses yeux bleu-ciel et de ses joues brillantes de fraîcheur, une couronne de cheveux couleur d'épis mûrs se déroulait en boucles et en tresses abondantes. C'était magnifique, mais à distance ; de si près, c'était un peu fauve. M. Arbuton laissa tomber son regard, de la figure à la robe bleu-clair, laquelle n'était ni neuve ni très-fraîche ; et avec une légère expression de froide indifférence, il concentra son attention sur son médiocre déjeuner de voyageur.

Au même instant, il se trouvait être lui-même un objet d'intérêt pour une autre jeune personne placée à côté de nos Anglais, et dont les yeux d'un gris tendre jetaient de temps en temps vers lui un regard où l'on découvrait un vague sentiment d'impressionnabilité. Il était pour elle ce mystérieux et divin *peut-être* que tout jeune homme est toujours plus ou moins pour chaque jeune fille. De plus, il s'entourait pour elle d'une espèce de nimbe romanesque, car elle reconnaissait en lui ce même jeune homme à la moustache blonde qu'elle avait entrevu à Niagara, la semaine précédente, sur le pont de Goat Island.

La jolie dame assise à côté d'elle le trouvait aussi bien beau, beau comme un jeune homme peut l'être aux yeux d'une jeune femme mariée, mais en aucune manière comparable à son mari, ce monsieur d'âge mûr et de belle humeur qui venait d'ajouter un saucisson aux œufs et au jambon qu'il avait déjà sur son assiette. C'était un bel homme, lui aussi, mais sa barbe, qu'il laissait toute croître était rousse, tandis que les moustaches de M. Arbuton étaient blondes; et puis sa toilette n'avait pas cette scrupuleuse élégance qui distinguait celle du Bostonien. Il y avait dans toute sa personne un certain air de négligence qui s'accordait mal avec quelques-uns de ses mouvements dégagés et vifs comme ceux d'un ancien militaire.

— Voilà un jeune John Bull de bonne apparence, se dit-il en apercevant M. Arbuton.

Et il n'y pensa plus, ne se sentant pas plus déprécié en présence du prétendu Anglais que si celui-ci eût été français ou espagnol. De son côté, si M. Arbuton avait rencontré un Anglais aussi bien mis qu'il l'était lui-même, il se serait de suite interrogé pour se rendre compte de la différence individuelle et nationale qui pouvait exister entre eux. A son tour il jeta un coup d'œil sur ses nouveaux compagnons de voyage, et jugea qu'il ne devait avoir rien de commun avec eux, malgré les yeux gris voilés de longs cils dont nous avons parlé.

Ce n'est pas qu'on eût fait la moindre avance de nature à provoquer une connaissance, ou que M. Arbuton crut avoir le choix d'entrer ou non en communication avec eux; mais il était dans l'habitude de se protéger ainsi lui-même contre les hasards de la vie, et se faisait un devoir d'éviter toute liaison que plus tard des raisons sociales pouvaient le forcer de rompre. C'était quelquefois un sacrifice, car il n'avait pas encore passé l'âge où l'on

prend un vif intérêt à toute nouvelle connaissance quelle qu'elle soit.

Après le déjeuner, lorsqu'il eut fait le tour du bateau et passé en revue tous ses compagnons de route, il se dit qu'il ne pouvait avoir que peu de rapports avec aucun d'eux, et que probablement il lui faudrait faire appel à tout l'esprit de tolérance dont il avait dû s'armer pour faire un bout de voyage dans son propre pays, pendant la belle saison.

L'air que provoquait la marche du steamer était froid et cru, et le gaillard d'avant fut bientôt presque entièrement abandonné à nos Anglais, qui avaient repris leur promenade rapide d'un travers à l'autre, riant et plaisantant comme toujours, pendant que le vent fouettait les joues roses de la jeune fille avec les boucles dorées de ses cheveux flottants, et dessinait ses gracieuses formes sous les plis serrés de sa toilette bleu-clair. Un moment hors d'haleine, ils allèrent s'asseoir auprès d'une grosse dame américaine dont les incisives laissaient voir de l'or dans toutes leurs interstices, puis se levèrent de nouveau et se mirent à courir à qui mieux mieux d'un bord à l'autre du steamer.

M. Arbuton tourna les talons d'un air mécontent. Sur la poupe il trouva une plus nombreuse compagnie. La plupart sommeillaient sur des romans ou des revues qu'ils s'étaient procurés chez le libraire du bord ; trois dames écoutaient un monsieur qui lisait tout haut sur un journal le récit d'un terrible naufrage ; d'autres dames et messieurs voyageaient sans cesse entre leurs cabines et le pont, suivant l'habitude de quelques-uns ; d'autres restaient assis les yeux fermés, comme si, étant venus pour visiter le Saguenay, ils avaient fait vœu de ne rien voir du Saint-Laurent, afin de conserver pour les merveilles de son affluent toute la virginité de leurs impressions et de leur admiration.

Cependant le Saint-Laurent méritait d'être regardé, ainsi que l'admettait M. Arbuton lui-même, qui n'aimait pas les paysages américains, contrairement à ses compatriotes, qui les exaltent comme les plus pittoresques du monde. En laissant Québec avec son rocher couronné de murailles, et en suivant le cours majestueux du fleuve, vous apercevez d'abord la cataracte neigeuse du Montmorency, qui, dans un enfoncement bleuâtre, précipite son éternel avalanche dans l'abîme. En face de vous, la magnifique île d'Orléans étend ses rives basses, qui, avec leurs terres culti-

vées et leurs bouquets de pins et de chênes, sont encore aussi belles que le jour où la vigne sauvage festonnant la forêt primitive excita la facile admiration du vieux Cartier, et lui fit donner à ce charmant séjour le nom d'île de Bacchus.

A deux heures de marche en aval, les deux rives du fleuve se couvrent de populeux villages groupés autour de leur église à la flèche élancée, soit au fond de quelque anse creusée par les eaux, soit plus pittoresquement assis sur quelque gracieuse colline. Les côtes, nulle part abruptes et escarpées, semblent faites pour un de ces fleuves majestueux des pays méridionaux, larges et dormants, reflétant l'azur du ciel, toute la longueur du jour jusqu'au coucher du soleil. Mais nul palmier ne fait miroiter sa brillante silhouette sur ces bords d'un vert clair et uniforme : le pâle bouleau, svelte et délicat, mire seul dans les eaux la blancheur hibernale de son feuillage. Et c'est là le grand fleuve désolé des terribles pays du Nord.

A mesure que le jour avançait, les montagnes qui d'un côté s'éloignaient d'abord presque hors de vue, et que de l'autre le lointain estompait d'une teinte de violet sombre, se rapprochaient graduellement du rivage, et à certain endroit, du côté nord, s'avançaient même jusqu'au bord de l'eau. Le fleuve s'étendait devant elle comme un lac. Sur leurs pentes quelques chaumières, et à mi-côte, au milieu de pins rabougris, un hôtel entouré de balcons annonçait un lieu de villégiature en vogue, au cœur de ce qu'on aurait pris d'abord pour une solitude.

Des cabanes d'Indiens construites en écorce de bouleau nichaient au pied des rochers, et brillaient par leurs teintes oranges et écarlates. Du sommet de ces huttes s'échappait une spirale de fumée bleuâtre ; et à l'entrée de l'une d'elles se tenait une squaw en jupon rouge feu. D'autres, en châles éclatants, étaient accroupies parmi les quartiers de roches, chacune d'elles entourée de chiens et de petits sauvages. Mais tous ces tons chauds, comme un coucher de soleil d'hiver, ne servaient qu'à faire ressortir le caractère froid et désolé de la scène.

Les toilettes légères des dames que l'on apercevait sur le verandah frappaient l'œil froidement ; et sur la figure des *habitants* oisifs qui flânaient le long de la jetée, le voyageur croyait découvrir je ne sais quelle détermination triste de retenir leurs larmes lorsque notre bateau les quitterait pour continuer sa route.

L'on mit à terre deux ou trois vieilles villageoises qu'on accueillit sur le quai comme si elles fussent arrivées d'un long voyage ; puis les hommes de l'équipage déchargèrent une quantité énorme d'oignons, le seul bagage que ces vieilles femmes eussent rapporté de Québec. Bottes après bottes de la piquante bulbeuse furent débarquées avec soin par les matelots, et comptées par les propriétaires. Enfin l'ordre est donné de retirer la passerelle, lorsque l'une des paysannes jette un cri de désespoir en tendant des bras suppliants vers le bateau. Une botte d'oignons avait été oubliée à bord. L'un des matelots saisit le précieux article, le porte en toute hâte à terre, et s'en revient poursuivi par les bénédictions de la bonne vieille. Les joyeux touristes en séjour à la Malbaie refoulèrent leur chagrin ; et, au moment où M. Arbuton leur tournait le dos, le vapeur, reprenant le large, les laissa seuls en proie à leur ennui fashionable.

L'on se dirigea vers la rive sud pour débarquer des passagers à Cacouna, place d'eau plus considérable que la Malbaie. A Québec, la marée, qui s'élève de quinze pieds, n'est produite que par l'impulsion donnée par la mer ; l'eau n'y est pas salée ; mais à Cacouna il n'en est pas de même, et là il ne manque aux bains de mer que le ressac. On y voit accourir en grand nombre les Canadiens qui s'échappent de leurs villes pendant le court mais chaud été des pays du Nord. Ni le village ni l'hôtel ne sont à portée de vue du débarcadère ; mais, ainsi qu'à la Malbaie, toute la société en villégiature encombra le quai, comme si l'arrivée du steamer eût été pour eux le grand événement de la journée.

Ce jour-là, on y était venu en nombre, les uns à pied, les autres en omnibus ou en calèche. Tout à coup les rangs s'ouvrirent pour laisser passer une procession étrange, qui se dirigeait vers le vapeur, musique en tête.

— C'est une noce de sauvages, dit l'un des officiers du bord au monsieur à l'air militaire qui se tenait à côté de lui près du bastingage.

Et, les musiciens s'étant écartés, M. Arbuton, qui l'avait entendu, put apercevoir le marié et la mariée. Le premier était un sauvage ordinaire, à figure impassible ; mais sa jeune compagne était jolie et presque blanche, avec une certaine attitude pleine de modestie et de douceur. Devant eux marchait un jeune Américain coiffé d'une toque de voyage de forme écossaise, la figure empreinte de la gravité convenable au maître de cette cérémonie,

dont il était probablement l'organisateur. Bras dessus bras dessous s'avancait avec lui un chef corpulent, vêtu en gros drap noir, la poitrine curieusement ornée de deux rangées de disques argentés. Derrière les mariés venait tout le village, deux par deux, hommes, femmes et enfants, de tout âge, sans en excepter les bébés à la mamelle; le tout en toilettes éclatantes et d'une tenue indescritiblement sérieuse. Ils étaient accouplés en quelque sorte par rang d'âge et de taille. Les deux derniers étaient deux jeunes gars qui paraissaient être, de plus, dans un degré d'ivresse absolument identique. Ils s'avancèrent en décrivant des zigzags le long de la jetée, et lorsque le reste de la noce voulut couronner la journée par une visite à bord du bateau, ils s'aventurèrent en chancelant sur la passerelle. A moitié chemin, ils prirent une embardée; les spectateurs poussèrent un cri; mais nos deux gaillards avaient heureusement biaisé dans une autre direction. Ils se tenaient fortement grippés l'un à l'autre, et une nouvelle embardée les avait victorieusement jetés à bord comme un colis. A peine étaient-ils disparus, que les autres gens de la noce, — comme s'ils eussent instantanément satisfait leur curiosité à l'endroit du vaisseau, — retournèrent à terre dans le même ordre.

M. Arbuton attendit avec une certaine anxiété pour voir si les deux pochards pourraient répéter leur manœuvre avec succès sur un plan incliné de bas en haut. Or ceux-ci venaient justement d'apparaître, lorsqu'il sentit une main se glisser sans gêne et pour ainsi dire d'une façon inconsciente sous son bras, et au même moment il entendit une voix qui lui disait :

— Ceux-ci sont deux amoureux désappointés, je suppose.

Il se retourna, et aperçut la jeune fille avec la société de qui il s'était promis de n'avoir rien à démêler, une main appuyée sur la rampe et l'autre passée sous son bras, à lui, pendant qu'elle donnait toute son attention à ce qui se passait en bas. L'espèce de militaire en retraite, le chef de la famille, et tout probablement son parent, s'était éloigné à son insu, et elle avait sans s'en apercevoir saisi le bras de M. Arbuton. Cela lui paraissait clair, mais ce qui lui restait à faire ne l'était pas autant. Il ne lui appartenait guère, pensait-il, d'avertir la jeune fille de son erreur; et cependant il était peu généreux de n'en rien faire. Laisser les choses où elles en étaient lui parut toutefois le plus simple, le plus sûr et le plus agréable parti à prendre, car la pression de la

jolie personne, légèrement penchée sur son bras, avait quelque chose de confiant qui n'était pas sans charme. Il attendit donc le moment où la jeune personne s'étant retournée pour avoir une réponse, et découvrant son erreur, retira précipitamment sa main, avec une expression de physionomie où se mêlait la stupefaction et l'envie de rire.

Mais même alors il ne sut que dire. Lui faire des compliments au sujet de cette méprise eût été inconvenant ; une explication était inutile ; aux excuses qu'elle lui balbutiait, il ne sut répondre que par un salut silencieux. Elle s'envola dans sa cabine, et lui s'éloigna, laissant nos deux sauvages regagner terre comme ils le pourraient. Son bras croyait soutenir encore le même poids élastique ; une voix semblait murmurer encore dans son oreille : « Ceux-ci sont deux amoureux désappointés, je suppose. » Enfin il trouvait le rôle qu'il avait joué dans cette affaire de plus en plus gauche et stupide ; bien qu'il ne fût pas très-loin de songer vaguement à la méprise de la jeune fille comme à une espèce d'empiètement sur sa personne.

La nuit tombait lorsque le bateau à vapeur toucha Tadoussac, et entra dans une anse abritée par des hauteurs sur lesquelles perchait un gracieux village qui s'éparpillait sur une grande route en élégantes maisonnettes d'été. Au-dessus s'élevaient de hauts escarpements de roc et de sable nus dont les flancs stériles laissaient percer çà et là quelques pins rachitiques et mourants. Il avait fait froid et cru toute la journée, le bateau ayant toujours eu le cap au nord-est. Le fleuve avait pris presque les proportions d'une mer, avec un aspect de plus en plus désolé, quelques îlots brisant par ci par là la monotonie de son parcours, et les rives s'abaissant de plus en plus, jusqu'aux environs de Tadoussac où elles s'élèvent en plateaux couverts d'un épais fourré d'arbres résineux et rabougris.

Là, dans la vaste largeur légèrement encaissée du Saint-Laurent, se décharge un sombre cours d'eau étroitement flanqué de hauts mamelons de calcaire, et dont la source se perd dans les tristes régions et les éternelles solitudes du Nord. C'est le Saguenay. Et, aux luèurs froides du soir, lorsque le voyageur arrive à son embouchure, nul paysage ne semble plus abandonné que celui de Tadoussac, où, au commencement du seizième siècle, les commerçants français établirent leur premier poste, et où l'on voit encore la première église qui ait été construite au nord de la Floride.

Le steamer fait ici une relâche de cinq heures. Aussitôt le souper pris, les voyageurs descendirent à terre, dans l'ombre qui s'épaississait. M. Arbuton, seul comme toujours, descendit aussi, surpris de se sentir porté à céder à l'impulsion générale. Il n'était pas sans désirer voir la vieille église, se demandant presque avec pitié quelle pouvait être l'apparence de cette pièce d'antiquité américaine; et puis il s'était aperçu, depuis l'incident de Cacouna, qu'il était devenu un sujet d'embarras pour la jeune fille qui en avait été la cause. Il ne l'avait plus revue jusqu'au souper, mais elle avait pris son repas avec un air d'indifférence à son endroit tellement étudié, qu'il était évident qu'elle ne passait pas une minute sans songer à sa méprise.

— Soit, je vais lui laisser toute liberté à bord tant que nous serons ici, pensa M. Arbuton en mettant le pied à terre.

Il n'avait pas la moindre idée où le chemin pouvait conduire, mais il le suivit, comme les autres, jusqu'au village, à travers les maisonnettes qui paraissaient pour la plupart inhabitées, et enfin jusqu'au bord d'un sombre ravin, au fond duquel, loin au-dessous d'un pont rustique et chevrotant, il entendit les mystérieuses rumeurs et la chute d'un torrent invisible. Devant lui de noires montagnes se dressaient comme des tours dans le ciel nuageux; il frissonna sous une impression de tristesse et d'isolement, en proie au vague désir d'avoir auprès de lui quelqu'un de mêmes traditions et condition sociale à qui il pût faire partager ce qu'il éprouvait en présence de ce spectacle. Au même instant il songea de nouveau à cette pression délicate, à ce poids léger qui avait si doucement pesé sur son bras. Il tressaillit, et se remit à suivre le chemin qui, par un détour brusque, le conduisit droit en face d'un hôtel, d'où sortait un bruit de jeu de boule, mêlé au caquetage et aux éclats de rire d'un groupe de jeunes filles. Et il se demanda un peu dédaigneusement qui pouvait passer l'été en pareil endroit.

Une anse de la rivière fermée abruptement par d'âpres rochers se creusait devant lui, et sur la rive, juste au-dessus de la haute-marée, s'élevait ce que l'ombre d'un passant lui dit être la vieille église de Tadoussac. Les fenêtres se teintaient sous une vague lueur rouge, comme celle d'un lampion qui aurait brûlé à l'intérieur, et si tout cela n'eût été trop simple et trop nu pour un homme habitué aux splendeurs de l'ancien monde, M. Arbuton n'aurait pas manqué de se sentir ému devant cette veilleuse que

l'humble sanctuaire garde depuis trois cents ans dans les profondeurs de cette solitude. Il y songeait un peu, lorsqu'il entendit la voix de quelqu'un parlant dans l'obscurité, près de la porte de la chapelle qu'on paraissait avoir tenté d'ouvrir.

— Fâcheux que nous ne puissions voir l'intérieur, n'est-ce pas ?

— En effet ; mais je suis toujours charmé de ce que j'en vois. Dire que cette construction date du dix-septième siècle !

— Mon oncle Jack serait enchanté de voir cela, n'est-il pas vrai ?

— Oh ! oui, ce pauvre oncle Jack ! il me semble que c'est un plaisir que je lui vole. Il devrait être ici à ma place. Mais, vrai, j'aime cela ; et, mon cher Dick, je ne sais pas ce que je pourrai jamais dire ou faire pour vous remercier de m'avoir amenée.

— Eh ! bien, Kitty, remettez la chose d'ici à ce que vous ayez trouvé. Rien ne presse.

M. Arbuton entendit comme une secousse à la porte,—probablement un nouvel effort pour l'ouvrir avant de partir, — puis les voix s'éteignirent vaguement dans l'obscurité. Ces voix, il les avait bien reconnues, c'était celle de la jeune fille qui avait pris son bras, et celle de l'homme qui paraissait être son parent. Il se blâma non-seulement d'avoir prêté l'oreille à leur conversation, mais encore d'avoir désiré en entendre davantage, et résolut de les suivre, jusqu'au bateau, à une distance respectueuse. Mais eux s'arrêtaient si fréquemment, où lui-même avait-il tellement hâté le pas à son insu, qu'il les rejoignit à l'entrée de l'allée ménagée entre les maisonnettes de la route ; et il ne put s'empêcher d'entendre de nouveau leur conversation.

— Oui, cela peut être ancien, Kitty ; mais je ne trouve pas cela fort réjouissant.

— Ce n'est pas précisément la gaieté même, je dois l'avouer.

— C'est le plus mortel endroit que j'aie vu de ma vie. N'est-ce pas une escarpolette que je vois là, en face de cette maison ? Non, c'est un gibet. Tiens, il y en a partout ! Je suppose que c'est pour les locataires d'été, à la fin de la saison. Quelle course au clocher pour y arriver, si par hasard le bateau partait sans les passagers !

M. Arbuton trouva ce genre de plaisanterie un peu trivial ; et s'affermir dans sa résolution d'éviter ces gens-là.

Ils arrivèrent enfin en vue du steamer qui, au fond de la petite baie, brillait de mille feux, laissant échapper de toutes ses portes, fenêtres et autres ouvertures, des gerbes de lumière rougeâtre. Son éclat contrastait vivement avec la torpeur obscure du rivage, où quelques faibles lumières perçaient ça et là, aux croisées des chaumières, ou sous le porche du magasin du village où quelques flâneurs moroses, — *habitants* ou métis, — s'associaient pour tuer leurs misérables loisirs.

Au delà du steamer baillait le vide immense du grand fleuve où le Saguenay s'en allait noyer son cours mélancolique.

— *A continuer.*

---

## LES CANADIENS DE L'OUEST (1)

---

Les autres biographies du premier volume de M. Tassé n'offrent peut-être pas en elles-mêmes autant d'intérêt que celles dont nous nous sommes occupés jusqu'ici. Nous allons les feuilleter un peu plus rapidement.

Antoine Leclerc et Joseph Rainville étaient tous deux des *métis*. La mère de Rainville était une Siousse ou une Dakota ; quant à Leclerc, on ne sait au juste quelle était la proportion de sang sauvage qu'il pouvait réclamer. On ignore également le lieu et la date exacte de sa naissance. Ce devait être vers 1785. Il vint se fixer, dit M. Tassé, en 1819, dans la *ville à Mallet*, aujourd'hui Peoria, fondée par Jean-Baptiste Mallet, dont la biographie figure dans le second volume.

Comme nous l'avons déjà vu, c'était l'interprète qui savait le plus grand nombre de langues sauvages. Il rendit de grands services au gouvernement américain, et participa à plusieurs traités conclus avec diverses nations. Le plus important fut celui qui eut lieu à la suite de la terrible guerre soulevée par *Black Hawk*.

Comme preuve de l'amitié que les sauvages portaient au négociateur, on fit présent d'un mille carré de terre à sa femme, mettant pour condition qu'il viendrait habiter cet endroit. Il y vint en effet, et y resta de 1833 à 1854. Ce terrain est aujourd'hui le site d'une ville florissante.

De traité en traité, les pauvres sauvages se virent bientôt dépouillés de toutes les terres qu'ils possédaient dans l'Iowa.

---

(1) *Les Canadiens de l'Ouest*, par Joseph Tassé, Montréal, 1878. Compagnie d'imprimerie canadienne, 1872, 2 vols in-8, xxxix, 717 pp., 21 portraits et gravures. — Voir les numéros de juillet, p. 390, d'août, p. 486, de novembre et décembre, p. 624 et de février 1879, p. 81.

Voici comment un vieux chef, Ouinébagon, dont les paroles sont rapportées par notre auteur, se lamente sur le sort de sa race :

« Encore quelques années et notre nation sera oubliée. Lorsque l'étranger passera ici, et que, contemplant les lieux où se sont livrées tant de batailles gagnées par les enfants du Grand Esprit, il demandera du haut de chaque colline : « Où est le Ouinébagon ? l'écho seul lui répondra de l'Ouest : Où est le Ouinébagon ? »

Un autre chef disait :

« Il ne s'est pas écoulé la vie de plus de deux hommes depuis que les blancs ont mis le pied sur cette terre et déjà ils la couvrent comme des essaims de mouches ; tandis que nous autres qui l'habitons on ne sait depuis quand, nous sommes encore clair-semés comme des daims. Il n'est pas étonnant que les blancs nous aient d'année en année repoussés des bords de la mer jusqu'au Mississipi. Ils s'étendent comme l'huile sur une couverture, et nous, nous fondons comme la neige devant le soleil du printemps. »

Leclerc a-t-il abusé de la confiance que ces nations reposaient en lui ? Telle n'était pas l'impression de ces hommes défiants et vindicatifs. Ils lui ont donné, au contraire, jusqu'à la fin des preuves d'amitié et de respect.

Le terrible *Black Hawk*, lorsqu'il voulut écrire ses mémoires, le prit pour son interprète, et ce fut grâce à lui que M. Peterson put rédiger la vie de ce héros indien, le plus remarquable successeur de Pontiac.

Joseph Rainville fut tantôt au service de l'Angleterre, tantôt à celui des Etats-Unis. Les luttes de ces deux puissances faisaient un sort assez singulier à ces nomades qui vivaient alternativement sur un territoire ou sur l'autre, aujourd'hui sous la bannière de St George, demain sous le drapeau étoilé de l'Union. Rainville, même lorsqu'il fut le plus américanisé, fut toujours soupçonné d'être favorable aux Anglais.

Il avait été élevé en partie au Canada et instruit par un prêtre. Il retourna jeune encore parmi les Sioux et rentra, pour bien dire, dans la nation en épousant une femme Siousse. Ce demi-sauvage a joué un assez grand rôle et parmi les sauvages et parmi les gens civilisés.

M. Tassé nous le montre d'abord servant d'interprète, en 1877, au lieutenant Montgomery, que le gouvernement américain avait chargé d'explorer les sources du Mississipi, puis dans la guerre

de 1812, commandant les Sioux déchainés contre les Américains par le gouvernement anglais, et prenant part au siège du fort Meiss. On le voit ensuite revenir au Canada avec la demi-solde de capitaine anglais, entrer au service de la compagnie de la Baie d'Hudson, puis fonder en 1822, avec Jean-Baptiste Fari-bault et des trappeurs écossais, une autre compagnie, *The Columbia Fur Company*. Cette compagnie opérait surtout sur le territoire appartenant aux Etats-Unis, et Rainville, qui y résidait, dut renoncer à la demi-solde qu'il tenait de l'Angleterre. En 1820, il suivait en qualité d'interprète l'expédition du major Long, chargé d'explorer la rivière Minnesota et la rivière Rouge du nord. Le minéralogiste Keating et Beltrami, qui faisaient partie de cette expédition et qui chacun d'eux en ont écrit une relation, parlent de Rainville avec les plus grands éloges.

La compagnie *Columbia* fut achetée par une compagnie rivale, et Rainville alla s'établir au *Lac qui parle*. Il mit en culture et en pâturage une vaste étendue de terres. Il exerçait un grand ascendant sur les Sioux, et en profita pour essayer de les civiliser. « Le premier il sema du blé sur les plateaux du haut Mississippi, dit M. Tassé, et il fut le premier à s'adonner à l'élevage du bétail en grand ; ses moutons et ses autres animaux erraient par certaines dans les prairies du *Lac qui parle*. Tant que le Minnesota existera, on se souviendra de la bienveillante hospitalité qu'il exerçait envers les voyageurs. »

Un des traits les plus singuliers de cette biographie, c'est que, comme le *Vieux de la Montagne*, Rainville entretenait une troupe de séides dévoués, prêts à exécuter toutes ses volontés. Ils étaient gens à ne reculer devant aucune sorte d'exploits et faisaient de leur maître un homme justement redoutable. Cette garde du corps lui était d'autant plus précieuse, qu'il avait eu plus d'un démêlé avec les Sauteux, et que ceux-ci avaient même massacré un de ses frères.

Ces *bravi*, dans les intervalles de leurs excursions, menaient dans une grande loge recouverte de peaux qui leur servait de caserne, une vie assez joyeuse. Un certain Dr Williamson et un américain du nom de Higgins, qui étaient établis près de là et qui à d'autres négoce ajoutaient celui de missionnaires, se plaignaient beaucoup du tapage que faisaient ces gens, et s'en prirent à Rainville, qui, écrivent-ils, « sous prétexte d'être papiste, n'avait pas plus de religion qu'un paquet de peaux de rats musqués. »

Un correspondant du *Missionary Herald* de Boston, cité par M. Tassé, lui rend plus de justice et parle avec éloge des traductions qu'il avait faites en langue siousse d'extraits de l'ancien Testament et de livres de prières, à la demande d'autres missionnaires qui l'avaient peut-être plus édifié que les sieurs William-son et Higgins.

Quant à l'influence de Rainville sur les divers peuples sauvages, un seul fait en donne une juste idée.

Un jour qu'il était en compagnie de plusieurs chefs et du colonel Dickson, on vint les avertir que les Ouinébagons s'étaient emparés d'un Américain et qu'ils allaient le manger, ce qui n'était pas un petit accident. Ils se mirent tous en route pour empêcher l'horrible festin ; mais ils n'arrivèrent qu'au dessert. On en était à offrir au plus brave guerrier de chaque tribu un morceau du cœur de l'infortuné, cuit à point. Le Ouinébagon qui présidait au repas, interrogé sur son atroce conduite, répondit qu'il agissait encore mieux que les Américains, qui brûlaient les maisons des sauvages, ravissaient leurs femmes et leurs enfants, puis les égorgeaient. L'auteur de cette impertinente réplique, qui ne manquait point cependant d'un grain de vérité, fut immédiatement expulsé du camp.

« Rainville, dit M. Tassé, mourut au mois de mars 1846, après quelques jours de maladie, laissant plusieurs enfants, dont quelques-uns vivent encore. Les citoyens du Minnesota reconnaissants ont donné son nom à l'un des comtés de l'Etat, et l'historien Neill dit qu'il fut jusqu'en 1836, probablement l'homme le plus important du pays. »

Avec Jean-Baptiste Faribault, Jacques-Duperron Baby et Jean-Marie Ducharme, nous nous trouvons en pays de connaissance. Ces hommes appartenaient à des familles considérables qui existent encore dans le pays, et dont ils ont formé là-bas comme de lointaines ramifications.

Jean-Baptiste Faribault naquit à Berthier, district de Montréal, en 1774 ; il était le frère de M. George-Barthélemy Faribault, si longtemps greffier de l'Assemblée législative ; ils étaient fils de Barthélemy Faribault, né à Paris, et qui avant la conquête avait ici un poste important dans l'armée française. M. l'abbé Casgrain a publié une biographie des deux frères, célèbres à des titres si différents : George Barthélemy se distingua surtout par ses recherches historiques et bibliographiques. Après avoir

hésité quelque temps entre le commerce, dont il avait fait à Québec quelque apprentissage, la marine, pour laquelle il avait un goût très-prononcé et l'armée, carrière dans laquelle le duc de Kent lui avait offert sa protection, Jean-Baptiste Faribault quitta Montréal en 1796, pour les *pays d'en haut*.

Il s'était engagé à la compagnie de la Baie d'Hudson, et à son arrivée à Michillimakinac il fut chargé d'aller fonder un poste de traite à Kankaki, endroit situé dans le territoire des États-Unis. Il y eut assez de succès pour qu'on lui confiât une autre mission, celle d'établir un poste à Baton-Rouge, sur la rivière des Moines; puis enfin il fut s'établir aux Petits-Rapides où il épousa une métisse.

Son histoire ressemble assez à celle des autres pionniers que l'on vient de lire; seulement le sentiment religieux est plus accentué dans sa vie et dans toute sa conduite. Il a été un colon missionnaire plus qu'aucun autre peut-être.

Il eut de nombreux revers qui ne firent qu'éprouver sa foi et sa persévérance. Il fut de ceux qui refusèrent de prendre le parti du gouvernement anglais lors de la guerre de 1812. Il fut fait prisonnier par les Anglais, tandis que sa femme se réfugiait chez ses parents parmi les Sioux. Pendant sa captivité, les Ouinébagons avaient brûlé sa maison, détruit ou enlevé ses bestiaux, pillé ses marchandises. Il perdit aussi une quantité de minerai de plomb acheté de Julien Dubuque. C'était la ruine.

Il ne se découragea pas et devint à la Prairie du Chien l'agent de la Compagnie de fourrures américaine, à qui celle de la Baie d'Hudson après la signature du traité de paix dut abandonner tous ses droits sur le territoire des États-Unis.

Les sauvages firent pour la femme de Faribault ce qu'ils avaient fait pour celle de Leclerc. Dans un traité, ils lui abandonnèrent l'île de Pike, située près du fort Snelling, où Faribault, à la sollicitation du colonel Leavenworth, qui l'avait pris en grande amitié, était allé se fixer.

« Faribault, dit M. Tassé, avait un goût prononcé pour la culture, et comme le sol de l'île de Pike était très-fertile, il y commença sans retard une exploitation agricole. Bien plus, il fit venir de Saint-Louis un grand nombre d'instruments aratoires, tant pour son propre usage que pour celui des sauvages des alentours, auxquels il réussit à inculquer le goût de la culture, malgré leur répugnance traditionnelle pour tout travail manuel.

« Tout l'État du Minnesota n'était à cette époque qu'un vaste désert où la civilisation n'avait pas encore pénétré ; ainsi Faribault a le premier défriché le sol à l'ouest du Mississipi et au nord de la rivière des Moines. »

Le malheur l'y attendait encore. En 1822 la crue des eaux du Mississipi fut telle que l'île entière fut submergée. Faribault alla s'établir sur un endroit élevé de la rive, où il se croyait en sûreté. Quatre ans plus tard une nouvelle inondation détruisait encore toutes ses espérances ; il fut fort heureux de s'en tirer lui et sa famille la vie sauve, et de pouvoir mettre ses pelleteries en lieu sûr.

Plein de courage comme toujours, il alla s'établir à Mendota ; il y recommença la même existence, s'occupant toujours d'instruire et de civiliser les sauvages, « travaillant, dit M. Tassé, à leur instruction religieuse et morale avec encore plus d'ardeur. Connu d'eux pendant plus de soixante ans, aimé et respecté il avait pris une véritable influence. Chapolisnitoy, — tel était son nom en langue sauvage (1) — était pour eux comme un père, un véritable patriarche. Sa femme le secondait merveilleusement ; c'était une brave et honnête femme, poussant le dévouement à son mari jusqu'à l'héroïsme. Une fois qu'il était grièvement blessé par un sauvage dans une de ses courses, elle partit de nuit et franchit d'un trait pour le secourir les trente-cinq milles qui la séparaient de lui.

Le courage de Faribault, sa constance au milieu des revers, sont quelque chose de mieux que *l'impavidum ferient ruinae* d'Horace. C'est l'héroïsme chrétien. On a vu déjà le même esprit chez presque tous nos autres compatriotes dont M. Tassé a raconté l'existence aventureuse.

Faribault et sa femme eurent d'autant plus de mérite à conserver intactes leur foi et leur piété, qu'ils furent bien des années sans voir de prêtre. En 1817, un missionnaire écarté bénit leur mariage et baptisa leurs enfants. En 1840, Faribault trouva un prêtre mourant au fort Snelling ; il se chargea de lui, le ramena à la vie et construisit pour lui une petite chapelle, qui fut la première église catholique du Minnesota. C'était l'abbé Galtier.

---

(1) Ce nom voulait dire la *queue de castor*. Il est probable qu'il symbolisait la persévérante industrie de notre compatriote.

L'abbé Ravoux, autre missionnaire français qui reçut de lui l'hospitalité écrivait :

« Il y a trente ans environ que j'ai connu Jean-Baptiste Faribault et Alexandre son fils, je les ai toujours considérés comme mes amis et ils le méritaient. L'un et l'autre se sont toujours montrés amis généreux de la religion catholique et de ses ministres. Jean-Baptiste Faribault, qui est décédé depuis quelques années, était réellement un homme d'une piété exemplaire. »

Faribault est mort en 1860. Son fils aîné, Alexandre, fondateur d'une ville qui porte son nom, et où il est un des plus grands propriétaires, est agé de 72 ans; il a été membre de la législature de l'Etat, dont un des comtés porte aussi le nom de cette excellente famille.

P. G.

— *A continuer.*

---

PHONOGRAPHY MADE EASY after the french system — « STÉNOGRAPHIE - DUPLOYÉ » — by J.-A. MANSEAU. Vol. in-18° de 110 pages. Prix, 75 cts relié. Montréal. — Beauchemin & Valois. — 1878.

---

La longue liste de ceux qui ont abordé ce sujet difficile, ouverte par Tiron, avant Jésus-Christ, vient d'être augmentée d'un nom canadien. Avant d'examiner l'œuvre de notre compatriote, disons un mot de ce qui a déjà été accompli dans d'autres pays.

L'histoire rapporte que Cicéron, au moment de prononcer un de ses grands discours, avait placé ça et là dans le sénat des scribes qui prenaient des notes au moyen d'abréviations. Le plus remarquable de ces sténographes était Tiron, qui donna son nom à ce genre d'écriture (*Notes tironiennes*). Cette sténographie comptait 1,100 signes. Elle devint très-usitée à Rome et fut pratiquée jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, époque qui vit naître la sténographie moderne. Cette dernière, créée en Angleterre, ne prit d'importance que vers le XVI<sup>e</sup> siècle, quand parut le traité de Macaulay.

Les Français ne s'occupèrent de cet art si utile que peu avant la Révolution. Ils l'empruntèrent de l'Angleterre. Leur premier ouvrage fut *L'art d'écrire aussi vite que l'on parle*, par l'abbé Cossard. Quand eurent lieu les séances orageuses de la Convention, il n'y avait personne en France capable de donner un rapport textuel des discours. Depuis lors, la sténographie a marché à grands pas.

On s'étonnera peut-être de ce que les Français se soient contentés pendant si longtemps d'emprunter de leurs voisins ; mais si la sténographie doit fleurir quelque part, c'est bien dans un pays doté d'un gouvernement parlementaire.

Depuis le livre de l'abbé Cossard, il s'est publié en France au moins quatre cents traités sur cette matière, tous calqués, à peu d'exception près, sur des méthodes anglaises. L'honneur de fonder une sténographie nationale revient à un prêtre, l'abbé Duployé.

Nous essayerons d'expliquer brièvement en quoi le système de l'abbé Duployé diffère des autres.

Toute abréviation est de la sténographie, cependant la sténographie proprement dite est celle dont la base est la pho-

nographie. Celui qui écrit *Dr* au lieu de *docteur* ou *Cr* pour *créancier* fait de la sténographie (*Short-hand*), mais non de la sténographie phonographique. Ecrivez physique *phsq*, voilà de la sténographie; si au contraire on écrit *fizik*, l'expression phonographique est donnée. Ainsi la phonographie écrit le son et pas autre chose. Quand tous les sons entendus dans la prononciation sont représentés, la phonographie est dite pure; elle est sténographique lorsqu'on élimine quelques sons nécessaires dans l'expression vocale, mais non essentiels à la *lisibilité*. C'est ce dernier mode qu'on a employé en France avant l'ouvrage de l'abbé Duployé, et qui est usité encore en Angleterre, aux Etats-Unis et au Canada, pour la langue anglaise.

Le principe d'élimination, dans ces méthodes, a été poussé à ses dernières limites: on a commencé par un *sacrifice*, celui de toutes les voyelles. On a fini par un *massacre*, celui de presque tous les mots secondaires.

La langue anglaise contient, dit-on, 40 sons simples: 24 consonnes, et 16 voyelles dont 4 sont représentées dans l'orthographe usuelle au moyen de deux lettres; à cause de cela elles sont appelées *diphthongues*. Pour représenter chacun de ces sons on inventa un signe particulier. Ainsi l'alphabet phonographique contient 40 lettres, le romain n'en contient que 26; ce dernier a quelquefois trop de lettres, quelquefois trop peu. Pour certains sons on a deux lettres, pour d'autres il faut employer deux signes.

Les phonographes anglais, pour représenter les consonnes, firent choix de la ligne horizontale, de la perpendiculaire, de deux autres lignes, l'une inclinée à gauche, l'autre à droite, et de huit arcs tracés en différentes directions. Par ce moyen, ils n'eurent que douze signes; il en fallait vingt-quatre. Ils parvinrent au nombre voulu en employant les mêmes signes renforcés. Un exemple me fera comprendre: Un trait est un *t*, renforcé il sera un *d*; une perpendiculaire représente un *p*, renforcée elle représente un *b*, etc.,

Dans la méthode Duployé il n'y a pas de signes renforcés: on trouve qu'en passant d'un signe renforcé à un signe non renforcé, il faut diminuer la rapidité. Au lieu de renforcer les signes formés de diamètres, on les fait une fois plus longs; les quarts de circonférence sont plus grands.

Ces différences ajoutent énormément à la rapidité de la méthode, par ce fait surtout qu'il ne faut pas plus peser sur la plume en un endroit qu'en un autre. Relire les notes prises selon cette dernière méthode n'offre aucune difficulté: il est plus facile de faire une distinction entre les signes dont la différence se trouve dans la grandeur, qu'entre ceux dont la différence se trouve dans l'épaisseur.

Les voyelles sont exprimées, dans la phonographie anglaise, au moyen d'un point faible, d'un point robuste, d'un trait court et peu prononcé et d'un autre qui l'est un peu plus, et les diphthongues au moyen de quatre signes particuliers. Comme deux points, deux traits et quatre signes ne donnent que huit caractères, et qu'il en faut seize, on a recours à la règle des positions. D'après cette règle, le point ou le trait représente une voyelle différente, selon qu'il est placé dans une de ces trois positions : au commencement, au milieu ou à la fin de la consonne que la voyelle qu'il représente modifie, ou par laquelle elle est modifiée. De cette façon, les deux points ont la valeur de six signes différents ; les deux traits ne sont pas moins puissants, ce qui fait douze voyelles exprimées au moyen de quatre signes.

Rien de plus ingénieux que cette façon d'exprimer les voyelles. Malheureusement elle offre des points de ressemblance beaucoup trop frappants avec ce navire dont l'*Opinion publique* parlait il y a quelques années : il n'avait qu'un seul défaut : il n'avancait pas ! Un auteur américain (*Munson's complete phonographer*) dit que le sténographe de profession, ainsi que l'amateur, suppriment les voyelles. Le premier y est obligé faute de temps, le second préfère ne pas les exprimer. Cette expression des voyelles ne peut, après tout, valoir grand' chose.

Il nous reste à dire comment on en fait usage.

Supposons qu'il soit nécessaire d'écrire le mot *flow*. On commence par écrire, en les liant, les consonnes prononcées dans ce mot : *fl*, puis, si on en a le temps, on écrit les voyelles au point voulu par la règle ; s'il en est autrement, on passe outre.

Ecrire les voyelles d'après cette méthode offre trois graves inconvénients.

1<sup>o</sup> Décomposition et séparation des mots en voyelles et en consonnes, expression des consonnes d'abord, représentation des voyelles ensuite, nécessité de réfléchir au moment le plus important peut-être, au moment où le sténographe devrait être le plus occupé à écrire, — conséquemment perte de temps et de vitesse.

2<sup>o</sup> Obligation de lever la plume pour chaque voyelle, — vitesse de nouveau diminuée.

3<sup>o</sup> Nécessité de placer les voyelles, non pas dans leur position naturelle, c'est-à-dire où elles se trouvent dans la prononciation, mais dans une des trois positions arbitraires. — Ici encore besoin de réflexion, donc perte de temps.

On obvie à tous ces inconvénients de la manière la plus simple : on supprime les voyelles. C'est alors que la plume trace des signes avec la rapidité de l'éclair. Tout est pour le mieux jusqu'au moment où il devient nécessaire de se relire. Se relire, *there's the rub!* Ce n'est plus se relire, c'est deviner, fort souvent même c'est inventer.

Prenons les consonnes déjà données, *f* ; sans voyelles, elles peuvent être la représentation de *feel, fill, fool, fuel, folly, fully, filly, follow, fellow, full, fall, fail, file, flee, flea, flow, flue, fly, flay*, et je ne sais quoi encore. Alors le malheureux sténographe fait de l'éclectisme ; il en appelle à son jugement ou à sa mémoire, suivant qu'il peut se fier plus à l'un qu'à l'autre.

On a essayé d'amoinrir cette difficulté au moyen d'une nouvelle application de la règle des positions. On a réussi non à la faire disparaître mais à la déplacer.

Les voyelles sont divisées en trois classes : sept dans la première, quatre dans la seconde et cinq dans la troisième. Tout mot dont la voyelle accentuée appartient au premier groupe s'écrit au-dessus de la ligne ; ainsi au lieu d'avoir à choisir entre seize voyelles, on n'a plus pour ces mots qu'à choisir entre sept. Avouons que le nombre est encore assez considérable. Un mot dont la voyelle accentuée appartiendrait à la seconde classe, serait écrit sur la ligne ; alors le choix n'aurait à s'exercer que sur quatre. Au-dessous de la ligne, sont écrits les mots dont les voyelles accentuées se trouvent dans la troisième catégorie ; l'éclectisme est ici restreint à cinq voyelles.

Les consonnes *f* écrites au-dessus de la ligne exprimeraient *fly, fall, folly, follow, foil, file, etc.* ; sur la ligne : *flay, flow, fellow* ; au-dessous de la ligne : *feel, fill, filly, flea, flee, flew, flue*.

Cette règle n'est encore qu'une simple approximation qui ne donne que la voyelle accentuée. Que faire alors pour les mots de plusieurs voyelles ? De plus, elle offre une grande difficulté d'application ; l'écrivain à tout moment se trouve obligé de se demander quelle est la voyelle accentuée. La réponse ne doit pas se faire attendre, car l'orateur n'attendra pas.

Une dernière objection contre ces méthodes, c'est qu'il y a huit consonnes représentées par des traits ou lignes dont la rencontre produit presque toujours des angles. Or, la rapidité de l'écriture est en raison inverse du nombre d'angles.

Résumons : 1<sup>o</sup> Absence des voyelles, — par suite difficulté très-grande de la lecture.

2<sup>o</sup> Règle des positions qui ne peut être appliquée que par une personne possédant à fond la prononciation, et encore après réflexion. Le sténographe ne doit pas réfléchir.

3<sup>o</sup> Difficulté de faire les signes renforcés.

4<sup>o</sup> Aucune règle ou arrangement qui permette d'éviter les angles.

On nous demandera peut-être comment, malgré toutes ces difficultés, on ait pu parvenir à un résultat. La réponse n'est pas difficile. Il a été constaté que, dans tout discours, sur 1,000 mots il y en a 500 qui se répètent constamment. Pour chacun

de ces mots, qui sont des mots communs, il y a un signe particulier que le phonographe apprend par cœur. En faisant usage de la règle, chaque signe peut servir à l'expression de trois mots, suivant sa position. Il y a quelque chose comme 150 de ces signes, ce qui, avec un vocabulaire de phrases contenant plus de 3,000 signes qui représentent des phrases ou des parties de phrases, fait un nombre de caractères aussi considérable que l'alphabet chinois. Celui qui se sent la vocation d'apprendre tous ces signes et qui a le courage de persévérer devient un excellent sténographe. Sur cent qui commencent, il y en a peut-être cinq qui arrivent. *Chamber's Encyclopedia* dit à ce propos que la plupart des méthodes sont si courtes, qu'elles sont trop longues à apprendre. Aux Etats-Unis sur une population de 40,000,000, il n'y a que 150 sténographes! La province de Québec avait jusqu'à ces derniers temps, sur une population de 1,250,000, un sténographe capable de donner un rapport en français!

Si cette critique était arrivée à son terme, on pourrait me reprocher de soulever des difficultés sans les résoudre; heureusement qu'il n'en sera pas ainsi; la partie la plus importante de ma tâche n'est pas encore entamée: *La Sténographie Duployé*.

Qu'est-ce donc que cette méthode? En quoi est-elle supérieure aux systèmes qui se sont produits jusqu'à nos jours? Faut-il passer la plus belle partie de sa vie à l'apprendre et le reste de ses jours à déchiffrer ce qu'on a écrit? N'est-ce qu'une vaine théorie qui n'a pas encore passé au creuset de la pratique? Voilà autant de questions auxquelles nous essayerons de répondre.

Cette méthode, invention de l'abbé Duployé, est de la phonographie pure; conséquemment elle représente tous les sons entendus dans la prononciation.

Elle est supérieure aux autres systèmes en ce qu'elle est d'une facilité étonnante, d'une *lisibilité* parfaite et d'une rapidité sans égale.

La principale différence entre les signes consonnes de Duployé et ceux des méthodes anglaises, c'est que les premiers n'ont pas de signes renforcés tandis que les derniers en ont. C'est un avantage réel en faveur des premiers au point de vue de la *lisibilité* et de la rapidité.

Dans cette phonographie, les signes voyelles sont d'une importance aussi grande que les signes consonnes. L'obligation de lever la plume pour exprimer chaque voyelle n'existe pas, car ces signes forment une partie intégrale de la représentation des mots. Elles ont la même position dans l'expression sténographique des mots que dans l'écriture ordinaire. On ne commence pas, comme dans les méthodes anglaises, par une analyse *qualitative* des mots, pour exprimer les consonnes d'abord, ensuite les voyelles. Au contraire, on agit comme l'im-

primeur qui prend les caractères dont il a besoin pour représenter les lettres, sans se demander si ce sont des voyelles ou des consonnes.

Il n'y a pas à en douter, cette dernière méthode est la plus logique. Elle offre un inconvénient aux yeux de quelques-uns ; l'impossibilité de rejeter les voyelles ; c'est là, selon nous, son grand mérite.

Les signes voyelles sont trois petites circonférences de différente grandeur, et plusieurs petits arcs tracés en différentes directions. Il arrive souvent qu'une voyelle se trouve entre deux consonnes. Exprimer cette voyelle au moyen des signes arrondis, fait disparaître l'angle qui, autrement, se trouverait au point de contact des deux consonnes. Eviter les angles, voilà peut-être la règle la plus importante de la méthode. On y parvient en exprimant les voyelles et au moyen de quelques autres règles particulières.

L'expression des voyelles a pour premier effet de rendre cette sténographie aussi lisible que l'écriture ordinaire ; ce résultat n'est atteint par aucune autre méthode. Si on ajoute que leur représentation, loin de retarder l'écrivain, ne fait que précipiter sa marche, par la facilité avec laquelle elle fait éviter les angles, on est étonné de ce que personne avant l'abbé Duployé n'ait eu l'idée de représenter les voyelles de cette façon.

Le dernier mais non le moindre avantage de cette méthode est la suppression de la règle des positions. Les voyelles étant représentées, cette règle disparaît complètement.

La méthode Duployé n'a pris de l'extension au Canada que depuis que M. Manseau s'est efforcé de la populariser. Grâce à son habileté et aux sacrifices qu'il s'est imposés, elle devient de jour en jour plus populaire.

Cette sténographie s'apprend en quelques heures, tandis que les méthodes anglaises, tout en exigeant une aptitude particulière, demandent deux ou trois ans d'un travail constant, avant qu'il soit possible d'en faire usage.

Un des plus habiles financiers canadiens français, M. Barbeau, gérant de la Banque d'Epargne de cette ville, dans les courts loisirs qu'il a pu dérober à ses occupations, n'a pas dédaigné de se mettre à l'œuvre, et après trente jours, le premier dans la Puissance, il avait mérité le *Diplôme supérieur* ; il prenait cent-dix mots par minute. Espérons que l'exemple ne sera pas perdu. Il y a peu de personnes à qui la sténographie ne puisse rendre de grands services.

De bonne heure on eut l'idée de faire une application de l'invention Duployé à la langue anglaise. Le problème n'était pas pas très-facile à résoudre. Les principales difficultés provien-

ment de ce que cette langue contient une dizaine de sons de plus que le français, et de ce qu'elle est parlée beaucoup plus rapidement. Il fallait donc inventer dix signes, et ces nouvelles créations devaient se trouver en parfait accord avec les anciennes.

Les changements devaient être assez considérables pour permettre de reproduire tous les sons anglais, et en même temps assez légers pour permettre à ceux qui étaient déjà sténographes pour le français de le devenir pour l'anglais sans trop de travail. Ensuite, si possibilité il y avait, l'augmentation des signes devait être accompagnée d'un accroissement de vitesse.

Quatre essais furent tentés : le premier aux Etats-Unis, par un Français ; c'est loin d'être un chef-d'œuvre ; le second en Ecosse, et les deux autres au Canada, dont le plus récent est celui de M. Manseau. M. Manseau peut se flatter d'un succès très-remarquable. Il réduit les changements au minimum, tout en obtenant le maximum de vitesse. Celui qui sait la sténographie Duployé pourra en peu de temps, avec le livre de M. Manseau, devenir un très-habile phonographe anglais.

Avec la simple connaissance de Duployé, il est fort souvent possible à celui qui connaît la langue anglaise de lire et de comprendre ce qui a été écrit d'après la méthode Manseau. Cela est la plus grande et la meilleure preuve de la facilité avec laquelle il a suivi son illustre modèle.

Avant de publier ce livre, la méthode a été essayée avec grand succès par plusieurs de ses élèves. En résumé, on ne craint pas d'affirmer que celui qui apprend la méthode Manseau peut devenir un excellent sténographe en très peu de temps.

La partie typographique de l'ouvrage fait grand honneur à la maison Beauchemin & Valois, si bien connue dans tout le pays.

JOHN AHERN.

---

LETTRE DU PROF. DUBOIS AU DR E. DESJARDINS (1)

« M. le Rédacteur,

« Voudriez-vous publier, dans votre journal, l'extrait suivant d'une lettre que je viens de recevoir de M. Th. Dubois, Professeur d'harmonie au Conservatoire de Paris, en réponse à quelques questions que je lui adressais à propos de M. Guillaume Couture.

« Je vous demande cette faveur dans le but de faire disparaître certains préjugés qui existent sur le compte de notre distingué compatriote, maintenant fixé parmi nous comme professeur d'harmonie et de chant.

Veuillez me croire,

Votre bien dévoué serviteur,

DR E. DESJARDINS. »

« M. LE DR E. DESJARDINS, Montréal.

« Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre et suis peiné de voir le sentiment de malveillance et d'injustice dont M. Guillaume Couture est l'objet, et que rien ne justifie.....

« M. Couture a fait à Paris des études d'harmonie, de contrepoint, de fugue et de composition très-complètes, qui ne devraient permettre à personne de douter de son mérite.

« Il est lauréat du Conservatoire et l'auteur de plusieurs morceaux distingués, entre autres un *Memorare*, un *Quatuor fugue* une rêverie pour orchestre, des *Motets* pour le salut, etc., etc...

« Je vous autorise donc, Monsieur, dans l'intérêt de la vérité, et aussi dans celui de M. G. Couture, à faire de ma lettre tel usage qu'il vous plaira.

« Veuillez agréer, je vous prie, l'assurance de mes sentiments distingués.

TH. DUBOIS.

Professeur d'harmonie au Conservatoire,  
Organiste de la Madeleine. »

« Paris, 11 février, 1879. »

---

(1) Nous publions avec grand plaisir ces deux lettres communiquées récemment aux journaux de Montréal. C'est un témoignage précieux et bien mérité rendu à notre compatriote, qui a bien voulu devenir un des collaborateurs de notre *Revue*.

## LETTRE DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL

---

« A MM. les Rédacteurs de la *Minerve*.

« MESSIEURS,

« Dans votre numéro du 19 mars dernier, vous aviez pris une sage décision pour mettre fin à de nouvelles correspondances sur la question brûlante de l'École de Médecine de Montréal et l'Université Laval. Car ces correspondances commençaient à ne tourner plus que dans le cercle des personnalités, qui ne peuvent que produire l'aigreur dans les cœurs sans ramener l'union dans les esprits, en préjugant plutôt qu'en éclairant le public sur ce conflit. J'aurais souhaité que cette sage résolution eût été maintenue ; et ma volonté présentement est que tous les catholiques de mon diocèse s'abstiennent désormais de lancer aucun écrit sur cette question ; car il est facile de se convaincre que ces correspondances tendent ouvertement à la critique de ce que j'ai cru devoir faire pour le bien. Il est vrai que j'enlève à M. le docteur Rottot, vivement attaqué dans la dernière correspondance, l'occasion de se défendre, quoique je sache que ce Monsieur soit en demeure de répondre victorieusement aux attaques dirigées contre lui ; mais M. Rottot trouvera sa consolation et la compensation à toutes ces misères dans sa propre conscience ; car ce Monsieur peut se glorifier d'avoir sincèrement et loyalement marché avec l'autorité constituée dans le Diocèse, c'est-à-dire, avec son évêque.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

† EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.»

Quand nous avons lu cette lettre, le 4 avril, nous étions prêt à mettre sous presse, et le cahier contenait la suite de nos articles sur l'*Université Laval à Montréal et la protestation de l'École de Médecine*.

Il y avait donc, à côté du sacrifice imposé par l'obéissance, un autre sacrifice de temps et d'argent. Nous avons cru devoir aller nous-même, personnellement, exposer ces circonstances à Monseigneur. Sa Grandeur nous engagea néanmoins, pour le bien de la paix, à passer par dessus ces considérations, pourtant très-graves.

C'est ce que nous faisons volontiers.

En mettant, pour ce qui nous concerne, un terme à la discussion, il nous sera permis de rappeler à ceux qui ont bien voulu nous lire :

1<sup>o</sup> Que nous ne l'avons ni provoquée, ni commencée ;

2<sup>o</sup> Que nous sommes resté constamment sur le terrain des faits, à la question, sans jamais recourir à ces personnalités qui rendent presque toujours, hélas ! les luttes entre Canadiens français un sujet de mépris en même temps que de satisfaction pour les étrangers ou les ennemis qui les regardent ;

3<sup>o</sup> Que loin de critiquer en quoi que ce soit l'Université Laval ou l'autorité diocésaine, nous avons accepté leurs paroles officielles et leurs actes, comme cela devait être. Notre but n'était pas non plus de les défendre ou de les justifier, attendu qu'ils n'ont pas besoin de nos services, mais nous avons voulu rendre témoignage à la vérité sur un sujet déjà public. Il nous est donc, Dieu merci, permis de croire que ce n'est pas à nos écrits que doit s'appliquer ce mot de Monseigneur de Montréal : « Ces correspondances tendent ouvertement à la critique de ce que j'ai cru devoir faire pour le bien ; »

4<sup>o</sup> Que nous sommes particulièrement heureux du témoignage rendu au docteur J.-P. Rottot, et que c'est pour nous un vrai bonheur, après avoir loué hautement sa conduite et publié ses lettres dans notre revue, de constater que Monseigneur de Montréal ne craint pas de dire qu'il *sait* lui-même que le Dr Rottot est « en demeure de répondre victorieusement aux attaques dirigées contre lui » et que le savant professeur constamment dévoué à la cause de l'Université Laval à Montréal, « peut se glorifier d'avoir sincèrement et loyalement marché avec l'autorité constituée dans le diocèse, c'est-à-dire avec son évêque. »

Il ne nous reste plus qu'une déclaration à faire, laquelle nous est imposée par la justice.

La voici :

Ce n'est *ni Laval, ni personne autorisé par Laval*, qui nous a communiqué les contrats passés le 15 décembre 1877 entre l'École de Médecine, l'Université Laval et Monseigneur de Montréal.

Maintenant, nous dirons aux professeurs de l'École de Médecine que nous prenons congé d'eux sans animosité et sans rancune.

L'abbé T.-A. CHANDONNET.

---

## A NOS ABONNÉS

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un beau roman dû à la plume féconde d'un écrivain bien connu au Canada, M. Howels.

La traduction, qui rend justice parfaite à l'original, est de M L.-H. Fréchette.

---

Nous sommes obligé de revenir sur la question d'argent. On n'ignore pas que nous avons le droit d'exiger la rentrée des abonnements, et nous sommes décidé à remettre sous peu nos comptes entre les mains d'un procureur, qui prendra les moyens nécessaires pour nous obtenir justice.